

Essayer Dieu ?

119 -
1986

*De la lumière aveugle de la liberté que j'avais naguère
aux coins les plus noirs de la prison
j'ai finalement trouvé mon Sauveur*

*Je suis un homme. Mon nom est Kenneth A. Goss.
Quand j'étais libre, j'ai vu la mort deux fois.
Maintenant en prison je vois la lumière de l'espoir, de la liberté, de la paix,
et bien plus que tout, je sais que Dieu m'aime.*

*Avant j'étais très loin de tout ça.
Aucun but dans la vie, rien à attendre, rien à vouloir.
J'étais sans paix, sans lumière, sans amour.
Pour tout avenir, quinze années minimum à tirer.*

*J'avais entendu quelquefois parler de Dieu,
mais je ne savais pas comment m'y prendre avec lui.
Je pensais que ce n'était pas pour moi
mais plutôt pour les caves.*

*Avec personne à qui parler, je me suis dit :
« A quoi ça sert d'en rester là ? Qu'est-ce que j'ai à perdre ?
Pourquoi pas essayer Dieu ?
Tous les durs sont ici, et les caves dehors ».*

*Maintenant Dieu m'a atteint.
Même en prison je suis aimé.
Je suis libre.*

* Rikers, une prison de New York.

Ici et là, le Brésil

Le Brésil, immense pays dont la superficie est seize fois la France, a connu de profonds changements politiques en 1984. Après vingt et une années de régime totalitaire, la transition politique est exemplaire. Elle n'a pas été provoquée par la mort du dictateur comme en Espagne, ou par une défaite militaire comme en Argentine. Les militaires ont accepté de quitter le pouvoir en grande partie à cause de l'échec économique et social qu'ils ont essuyé et du discrédit du régime provoqué par l'avalanche de scandales financiers. La pression populaire en a été un des facteurs décisifs. Tancredo Neves, nouveau président, tombe malade et meurt après plusieurs opérations : épisode douloureux qui réunit autour de son chevet la nation toute entière. Son successeur, José Sarney, continue le processus de démocratisation. Mais, aujourd'hui encore il reste bien des séquelles d'un quart de siècle de dictature, de violence et de crimes. Ce pénible héritage préoccupe le gouvernement, comme le témoigne la lettre du Ministre de la Justice. Voici quelques nouvelles de ce pays à travers des lettres d'amis, prêtres français.

Maraba, capitale du crime et de la violence

Après le ciel lumineux de juillet, c'est la chaleur accablante du mois d'août. Les plantes meurent la poussière pénètre partout. On est obligé de fermer toutes les fenêtres des bus pour éviter cette poussière qui obscurcit tout et oblige les voitures à allumer leurs phares en plein jour comme dans les plus épais brouillards de la Tamise. On étouffe. Ah ! s'il pouvait tomber une petite pluie !

Dom Alano a fait ses adieux au cours d'une messe émouvante à la cathédrale. Le 29 septembre il prend possession de son nouveau diocèse : Itapeva, dans le sur de l'état de Sao Paulo. Il m'a confié la responsabilité du Diocèse jusqu'au 30 septembre. Le 30 septembre les sept consultants du diocèse vont élire « l'administrateur diocésain » de Maraba. Il nous restera à attendre la nomination du nouvel Evêque. Combien de temps ??? Au commencement j'étais un peu ému de devoir remplacer l'évêque du lieu, mais on se fait à tout. Je ne change rien à mon style de vie. Je continue à marcher à pied dans les rues. La semaine dernière, j'étais sur mon toit, en short, pour remplacer quelques tuiles quand quelqu'un m'appelle. Il voulait parler avec le successeur de Dom Alano ! Je l'ai fait attendre un peu... c'était le Président de la Commission Fédérale de l'Ordre des Avocats du Brésil, venu spécialement de Brasilia pour étudier les conséquences du projet loi sur la réforme agraire. Maraba, c'est Maraba. Patience !

Pendant ce temps la « guerre des paysans » continue. Entre les kilomètres 30 et 40 de la Transamazonienne, avant d'arriver à Sao Do-

mingos, il y a une grande forêt. Edmundo Virgolino prétend en être le propriétaire et il y pratique la cueillette de la châtaigne de Para. Une cinquantaine de familles, entre les 12 millions de paysans sans terre du Brésil, venues du triangle de la sécheresse et de la faim, le Nordeste Brésilien, s'y sont installés pour travailler la terre. Ces immenses terres de la région de Maraba n'ont pas de titre de propriété. Il n'existe pas de cadastre comme en France. Ceux qui se prétendent propriétaires ont seulement un titre d'occupation ou une autorisation d'y pratiquer la cueillette. Plusieurs réunions sont organisées entre celui qui prétend être propriétaire et les paysans. Les membres du Syndicat et de la commission Pastorale de la Terre (CPT) leur recommandent de ne pas se confier de trop et les incitent à mieux s'organiser et à travailler ensemble. Mais le paysan paisible n'imagine pas qu'on puisse le trahir et n'admet pas la violence. « Se défendre de qui ? Monsieur Edmundo est un homme de respect et nous sommes prêts au dialogue ». La Police Fédérale et l'IBDF (Institut Brésilien de Reboisement) viennent leur rendre visite. Dans un geste de la plus ignominieuse trahison, ils confisquent les outils (haches, machettes, fusil de chasse...) et les laissent sans défense. Mais ces gens simples n'imaginent pas la trahison. Le 13 juin arrivent deux taxis avec Edmunso et six tueurs. Ils sautent du taxi, entrent dans la forêt, tuent à bout portant le jeune Francisco, 17 ans, fils unique adoptif d'un couple de vieillards, de Sao Domingos ; criblent de balles Joao Evangelista, père de famille, 2 enfants, de Sao Domingos ; mettent

le feu à la maison de paille où ils s'abritaient ; mitraillent d'autres hommes qui arrivent à s'enfuir ; rencontrent Messias. Mais avant de le tuer, un des tueurs crie : « Ne tirez pas, c'est mon frère ». Messias s'enfonce dans la forêt. Il me raconte ce fait personnellement, en tremblant encore de peur. Les tueurs et le monstre Edmundo traversent la Transamazonienne et entrent dans l'autre partie de la forêt. Après deux kilomètres de marche, ils rencontrent Luis Carlos et Januario, deux travailleurs agricoles qui habitent près de chez moi, à la Nova Maraba. Ils les abattent froidement. Ils obligent la jeune Francisca à les accompagner. Elle a 14 ans et est enceinte. Ils rencontrent trois hommes dont le mari de Francisca : deux hommes tombent mais ils arriveront à survivre. Francisca est abattue. Son mari a disparu, sans doute mort en pleine forêt. Ils mettent le feu aux maisons et reprennent la route de Maraba. Emmanuel Wambergue et le jeune avocat Paulo de Tarso de la CPT dénoncent les faits à la police qui ne fait rien.

Dimanche, le monstre Edmundo et ses tueurs sont sur la plage de Maraba dégustant un whisky d'importation... Dimanche soir, je me rends à São Domingos, accompagné d'autres prêtres et religieuses de Maraba, pour célébrer la messe pour les victimes de ce terrorisme. Les Sœurs menacées de mort me demandent de rester. Je reste donc. Mais les nouvelles ne sont pas bonnes. La police ne veut rien faire et aucune autorité ne réagit.

On téléphone partout : Bélem : au Gouverneur de l'Etat du Para, au secrétaire de la Sûreté. Brasilia : aux Ministres de la Justice et de la Réforme agraire. La presse : journaux, régionaux, nationaux, BBC de Londres, Parle-

ment Européen... Beaucoup de belles paroles, mais rien n'est fait pour nous aider. Les tueurs répandent la menace.. Ils ont la liste des pay-sans et ils iront les tuer là où ils se cachent. C'est la panique, la terreur. L'unique appui de ces gens c'est l'Eglise Catholique. Mais que faire ? Ils nous supplient d'agir, mais comment ? Mardi, quelqu'un vient nous prévenir qu'il y a d'autres morts. Nous nous rendons rapidement jusqu'au village UBA, petit village de la Transamazonienne situé à 10 kilomètres de Sao Domingos. Nous entrons dans la maison de José, animateur de la communauté de ce village. Il est étendu, mort, sur la table de la cuisine, entouré de sa femme enceinte et de ses 5 enfants. Le sang ruisselle encore par terre. Au milieu d'un flaque de sang git son cousin Valdemar, père de 2 enfants. Les deux taxis de la mort sont partis de Maraba avec la terrible mission. Sur le chemin, ils rencontrent Nelson Ribeiro, un travailleur agricole d'un autre village. Il n'a rien à faire avec l'histoire, mais il faut se faire la main : 40 balles pour liquider cet innocent. Un beau carton !

On reprend la route. Au village Uba les deux voitures s'arrêtent. Un petit coup d'alcool pour se donner du courage. Edmundo reste dans le taxi avec quelques hommes. Trois autres vont jusqu'à la maison de José, bien au centre du village, l'obligent à se lever du hamac où il faisait la sieste et l'abattent froidement, ainsi que Valdemar. « Allons-nous en, le patron nous attend ». Les deux taxis reprennent la route Maraba.

Rien n'est fait. Nous avons reconstitué tout le crime dans ses moindres détails, rédigé des rapports, envoyés à toutes les autorités du pays. Nous avons obtenu les témoins néces-

saires. Edmundo a été emmené avec de menottes jusqu'à Belem. Il est resté prisonnier trois jours, puis relâché : « faute de preuves » !!! Maintenant il veut notre peau. On a tout essayé. On s'en remet à Dieu seul. De Brasilia, sont venus des « Docteurs » aux souliers vernis, pour savoir ce qui se passait. Mais c'est tout.

Notre avocat a suivi toute l'enquête et a réussi à réunir toutes les pièces du procès avec les témoins oculaires. Cette semaine (15 août) il a essayé de voir où en étaient les deux procès, celui de la Sœur Adélaïde et celui des 8 paysans, et pour notre révolte, on lui a dit que les dossiers avaient disparu. Ça vous donne envie de pleurer ou de tout casser.

La violence est notre pain quotidien et le juge de paix, en 5 ans, n'a prononcé aucune condamnation, aucun verdict. Vous savez pourquoi !

Le mois dernier, dans le car de Maraba, les gens se plaignent que ça sent mauvais. Tout le monde descend et un fiscal découvre dans la valise d'un homme, une tête coupée. C'est un tueur qui, après avoir fait son travail, emmène la preuve à Maraba pour recevoir la prime. Dimanche dernier, quand je rentre de la messe, je passe près du cimetière. Sur le talus git un homme bien vêtu : une seule balle dans le cœur. Le taxi est venu le déposer délicatement à la porte du cimetière pour faciliter le travail des croque-morts. Au studio de la TV Maraba, un commissaire de police dénonce la corruption du chef de police de la Serra Pelada. Celui-ci regarde la télévision, se met en colère, monte dans sa voiture, envahit le studio et tue le commissaire devant les caméras. Le

4 août, on termine le chapelet du soir. Des coups de feu. Je regarde par la fenêtre et je vois courir trois hommes armés. Ils viennent d'abattre mon voisin qui sortait de chez lui avec un ami. Le premier est tué sur le coup, l'autre se tord de douleur et meurt peu après.

... Quand on va acheter le pain, le matin, on se rencontre à la boulangerie et on s'interroge : « qui a été tué cette nuit ? » Quand il n'y a pas de mort, on trouve la vie un peu terne. C'est comme un moto-cross sans chute. Les enfants de la rue ne jouent plus à cache-cache. Ils jouent au tueur. « Padre Roberto, j'ai reçu 10 millions pour te tuer : pan, pan, pan ! », dit le petit voisin de 5 ans qui entre chez moi par la fenêtre. Nous concélébrons la messe en pleine forêt, sur les lieux du crime. L'autel est édifié avec les restes de la maison brûlée. On y dépose quelques vestiges en guise d'offertoire : une sandale, une brosse à dents, une vieille casserole noircie de fumée et... quelques os de Francisca que les oiseaux de proie ont nettoyés. C'est un recueillement impressionnant. Je prends conscience de la présence vivante du Christ dans cette assemblée priante, dans ce pain et ce vin, qui à travers mes paroles deviennent Corps et Sang du Ressuscité. Prêtre : avoir ce pouvoir de rendre sensible cette présence permanente du Dieu de Vie sur le lieu de la mort.

Mort, où est ta victoire ?

Comme les autorités ne font rien, il ne nous reste que Dieu et Dieu seul.

La justice de Dieu est lente mais elle est sûre...

Roberto.

20 août 1985

Nous commençons une nouvelle année : je la souhaite à tous heureuse et simple et remplie de la présence de l'Esprit Saint.

Moi qui aime les expériences nouvelles, je suis gâté. Ma responsabilité d'Administrateur diocésain de Maraba, en l'absence de l'Evêque, est une lourde croix, mais aussi pleine de résurrection. Chacun reçoit la grâce dont il a besoin. Je m'efforce d'exercer ce ministère le mieux possible, et de continuer l'œuvre commencée par les deux évêques de Maraba : Don Etchévan et Don Alano. Je partage mon temps entre mon travail d'évangélisation dans les quartiers populaires de la Nova Maraba et l'administration du Diocèse. Je sacrifie plutôt la partie bureaucratique et cherche à ne pas « décoller » de la base. Mon attention va en priorité aux prêtres, religieuses, laïcs compromis au service de l'Eglise, et je me fais un devoir de visiter toutes les équipes d'évangélisation et tous les « agents de pastorale ». Garder l'unité dans la charité et la foi. Je fais ce que je peux, mais je dois remercier Dieu et les deux évêques qui ont su former des équipes pleines de foi et d'engagement au service des plus pauvres, jusqu'au risque de la vie.

La violence continue toujours, et Maraba a reçu le titre de « Capitale du crime et de la violence » pour tout le Brésil. C'est parfait !

La dernière tuerie reste encore sans punition. M. Maron, qui possède plus de 5 grandes fermes de 1 000 à 2 000 hectares chacune, s'est fâché. Le Ministère de l'agriculture a cadastré ses terres et comme il y avait quelques dizaines d'hectares en plus, a distribué ce reste à 5 familles très pauvres de Maraba. Marlon est devenu furieux. Il a attaché les 5 paysans,

pères de famille, à des orangers, les pieds dans des fourmillières de fourmis rouges ; les a laissés sans boire et manger, et les a tués à petits coups. Il les a attachés ensemble à une grosse pierre et a jeté les corps dans la rivière. On a retrouvé 3 corps pourris, à moitié dévorés par les piranhas ; 2 ont disparu. Marlon est en fuite. Mais cette semaine, il est venu résoudre quelques problèmes financiers à Maraba : la police ne fait rien. Le chef des tueurs qui a 200 morts sur la conscience a enfin été pris. Mais 15 jours plus tard, il « s'est enfui » !...

Moi-même ai été victime de la violence.

Au début de décembre, je me suis rendu à Bélem pour participer à une réunion des évêques du Nord sur le fonctionnement de notre grand séminaire interdiocésain. A 3 heures du matin, je dors tranquillement dans le car, sur la route de Bélem-Brasilia, quand je suis réveillé en sursaut par les cris : « les mains en l'air ». 4 hommes armés obligent le chauffeur à faire 300 mètres dans un chemin de champ, et là commence le travail ! Je regarde ahuri, encore mal réveillé. Un bandit court vers moi : Pourquoi tu me regardes, fils de putain. Tu veux une balle dans la tête hein ? » Le canon du revolver dans la bouche a un goût amer. Comme petit déjeuner, c'est original ! Mes voisins avaient mis leur argent dans le bikini. Ils les obligent à retirer tous leurs vêtements. Ils prennent tous les objets de valeur et l'argent. Quelques coups de revolver dans les pneus et ils s'en vont. Après un moment de silence, c'est la grande foire : « A qui appartient cette paire de chaussettes ? et ces lunettes ? ici un trousseau de clés, une carte d'identité...

Le 11 décembre a enfin été nommé le nouvel Evêque de Maraba. Il s'agit du Père ALTAMIRO ROSSATO, Rédemptoriste, Brésilien d'origine italienne.

Le Nonce apostolique avait consulté quelques évêques du Nord-Brsil et quelques prêtres. Tous s'étaient mis d'accord sur quelques critères : ce doit être un homme du Nord, qui connaît bien la réalité, un prêtre encore jeune, en bonne santé, afin de pouvoir rendre visite aux communautés les plus lointaines, et qui ait une même ligne de pastorale que les évêques précédents. Don Alano a même fait une liste de 9 prêtres, de laquelle je lui ai demandé de retirer mon nom. Aucun de la liste de Don Alano. Un homme de l'extrême-Sud (Porto Alegre - Rio Grande do Sul) - Déjà âgé : 60 ans ; malade : il n'a pas supporté le climat chaud de Bélem où il a été curé 6 mois seulement. D'une ligne pastorale totalement opposée à la nôtre. Rome a parlé. Une giffle sur la figure de Don Alano. Une humiliation pour les évêques du Nord et tous les prêtres. Après la Hollande, il faut « nettoyer » le Brésil.

Le jeune gars qui me tient compagnie depuis 3 ans et protège ma maison des voleurs m'a aidé à interpréter l'événement à la lumière de la foi. Sa mère vit avec son 4^e mari. « Ma mère est une pécheresse, mais c'est ma mère et je l'aime ».

Mon Eglise est sainte et pécheresse. Mais je l'aime.

J'ai accueilli de mon mieux le Père Altamiro qui est venu passer 3 jours à Maraba. Je l'ai aidé à connaître la réalité locale et les personnes. Nous avons ensemble commencé à préparer la Conférence épiscopale qui aura lieu à Maraba le 2 mars.

Je m'engage à faire ce que je pourrais pour lui faciliter la tâche et pour qu'il soit heureux à Maraba. Mais je m'engage aussi à défendre, coûte que coûte, les acquis de nos deux évêques précédents : surtout cette fidélité aux pauvres, le travail en équipe, la juste place dans l'Eglise des plus méprisés du Brésil : le pauvre, la femme, l'Indien, le Noir, le paysan, le travailleur...

L'Esprit Saint ne tient pas dans une cage. Et j'ai une foi très profonde en l'Eglise de Jésus-Christ et en l'Esprit Saint qui l'anime.

Je suis Oblat, ce qui signifie totalement disponible aux désirs du Père.

Roberto.

1^{er} janvier 1986

En réponse aux « protestations » de l'Acat au sujet d'assassinats de paysans dans la région de Maraba (cf Courrier n° 60 61), voici la lettre reçue du Secrétaire général du Ministère de la Justice.

Brasilia, le 27 janvier 1986

Nous avons reçu votre lettre, concernant les violences dans la région de Maraba, l'état du Maranhao. Le Ministère de la Justice a le même souci que l'association des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, en ce qui concerne cette question.

A Maraba, nous avons fait ouvrir une enquête : le propriétaire José Edmundo Virgolino et plusieurs « pistoleros » sont déjà en prison, en attendant jugement.

Cependant, nous sommes convaincus qu'il y a encore beaucoup à faire. C'est pourquoi, d'ailleurs, nous venons de créer un groupe d'action, formé par avocats, sociologues, an-

thropologues, journalistes et policiers, avec la mission de prendre les mesures susceptibles de faire face aux différents aspects de la question, que nous savons difficile et très délicate.

Nous voulons vous informer aussi que le « Conselho de Defesa dos Direitos da Pessoa Humana », formé par représentants des groupes de la communauté et dont le président est le Ministre de la Justice, a décidé de traiter de la violence contre les paysans, en faisant les enquêtes que le conseil juge nécessaires.

Veillez agréer, l'assurance de nos sentiments les meilleurs.

*José Paulo Cavalcanti Filho
Secrétaire-Général
Ministère de la Justice*

*(Lettre écrite en français)
Courrier de l'A.C.A.T. n° 65*

Dans le plus grand centre médical d'Amérique latine

Il est beau de voir un grand peuple se lever, prendre en main son histoire, tenter de forger son destin. Pour la première fois depuis mon arrivée ici, je suis témoin d'un tel spectacle ? En 1984, la Campagne pour les élections directes à la Présidence mobilisait des millions de personnes du Nord au Sud du pays. En 1985, c'étaient la maladie et la mort du président élu, Tancredo Neves qui unissaient le peuple dans la douleur au moment de la naissance de la nouvelle République. Cette année, c'est le programme économique, la stabilisation de la monnaie et de lutte contre l'inflation, lancé par le gouvernement à la fin du mois dernier. Ce programme a une image de marque : la monnaie brésilienne, le Cruzairo, s'est allégée de 3 zéros et s'appelle maintenant le cruzado. Et il s'agit d'une véritable croisade contre l'inflation : blocage des prix et des salaires, suppression de la correction monétaire. Mesures monétaristes classiques qui pourtant paraissent susciter des réactions plus favorables chez les chefs d'entreprise que chez les banquiers...

Chacun fait maintenant ses achats, avec à la main la table officielle des prix de détails. Qui peut prouver qu'il y a eu remarcation ou augmentation (cette pratique courante et souvent nécessaire pour le maintien des stocks donnait lieu à de nombreux abus) depuis fin février dernier, est invité à dénoncer, et les amendes sont sévères. Au restaurant universitaire, nous avons réussi à revenir aux prix anciens, et même les sodas qui étaient depuis un certain temps au dessus du prix taxé, ont baissé. La réussite du projet dépend d'une vigilance sévère, et tout le monde y coopère, même les

travailleurs qui n'ont pas encore tous découvert qu'avec le blocage des salaires, c'est eux qui allaient supporter une bonne part des frais de cette remise en ordre. On peut aussi s'interroger sur un aspect moral : c'est toujours dangereux d'inviter les citoyens à exercer leur responsabilité collective par voie de dénonciation qui, par la force des choses ne peuvent que frapper le secteur tertiaire, grandes surfaces et petits commerces ; dans une situation aussi complexe, ce serait une simplification abusive que de chercher un bouc émissaire (la même tentation s'exprime en France par le racisme à l'égard des immigrés). Mais une exaltation collective et une grande espérance transforment le visage de ce pays. La presse écrite y avait un rôle et une influence limités, et maintenant les journaux sont souvent épuisés dès le matin, malgré un tirage qui a parfois doublé. Nous vivons une atmosphère de révolution culturelle, que, dans les circonstances actuelles, seul un gouvernement de droite pouvait imposer sans être qualifié de communiste. Désormais on n'accepte plus les choses sans discussion, certains prix ont même baissé (le café qui était à 120 Cz est maintenant à 90 Cz), on réagit en homme libre. Si ça pouvait réussir...

A pareille époque l'an dernier, après deux ans de chômage passés à remplir des fiches de demande d'emploi et des curriculum vitae, je commençais à être fatigué, et à rêver de la France et du retour définitif. C'est alors que j'ai passé un concours et été embauché comme auxiliaire d'Analyses Cliniques dans un laboratoire de recherches de ce qui est le plus grand

centre de soins médicaux non seulement du Brésil et de l'Amérique latine, mais peut-être aussi de l'hémisphère sud, et qui dépend de la Faculté de médecine.

Travail bien différent de celui que je faisais auparavant. Ici pas de contacts avec les malades (j'aimais pourtant faire les prélèvements, faire de temps en temps des massages, faire des transfusions, voire même travailler en salle d'opération). Travail de recherches, où la chimie intervient plus que la biologie. Essentielle-ment des mesures de dosage, poussées parfois jusqu'au dixième de nanogramme (= milli-ème de millilitre). Ma marge d'erreur relative dans ces dimensions ne dépassent généralement pas les 5 %, j'ai été chargé des examens de digoxinémie chaque après-midi ; le matin, je travaille avec les appareils de chromatographie et coopère à la préparation de diverses communications scientifiques. Nous faisons surtout des recherches de technique pour des mesures de diffusion et d'élimination de médicaments, avec parfois des expérimentations in vivo sur des rats ou des cobayes. Nos travaux sont financés par les laboratoires internationaux de ces mêmes produits.

Il est normal que le Tiers Monde fasse ses propres recherches et se crée sa propre technologie. Mais nous sommes en plein cœur du circuit du système capitaliste de production. Nous faisons une médecine de riches pour les riches. Une seule greffe du cœur ou du foie (ce que l'institut fait couramment, et notre laboratoire de métabologie fournit l'appui logistique nécessaire au succès de ce type d'intervention) permettrait d'équilibrer le budget d'un petit hôpital de l'intérieur, et de faire une action préventive qui sauverait des centaines

de malades cardiaques atteints de la maladie de Chagas. De plus, il semble parfois que le but ultime de notre travail est de permettre à certains professeurs d'aspirer à des récompenses et des distinctions internationales... Est-ce là la médecine dont le Brésil a besoin ? Mais comment un étranger pourrait-il se permettre de choisir les orientations médicales d'un pays dont il est l'hôte ? Après des années, il me faut encore apprendre à vivre dans la maison de l'autre.

Notre laboratoire a près de 60 mètres de long, et nous sommes une trentaine de personnes à y travailler (3 hommes seulement), en 3 secteurs, avec des barèmes, des statuts et des salaires différents : d'où rivalités, commérages, concurrence acharnée pour se gagner les faveurs du chef qui joue sur tous les plans pour avoir le dernier mot.

Le tiers de mes collègues sont des brésiliens d'origine japonaise. Ils sont assez nombreux au Brésil, et surtout à Sao Paulo où il y a un quartier entier à l'aspect bien typique. Répartis dans tout le Brésil, ils se sont spécialisés dans la culture maraîchère, l'informatique et surtout — à Sao Paulo — dans les professions de santé. Ils se sont généralement bien intégrés et ont même déjà fourni un ministre. Ils sont au total plus de 900 000 brésiliens de cette origine (une collègue de la banque du sang, partie visiter la famille au Japon s'y est mariée). Presque tous, parfois par désir caché d'assimilation, se sont fait catholiques. Il y a donc au Brésil, presque 900 000 catholiques japonais alors qu'il n'y en a que 300 000 au Japon. Il y a peut-être aussi plus de prêtres japonais au Brésil qu'au Japon. La route de l'Évangile pour l'Extrême Orient passerait-elle par le Brésil ?

Chercheurs et techniciens sont presque tous de niveau supérieur : pharmacien, biologiste, chimiste. Pourtant la plupart d'entre nous, ne sommes payés que comme auxiliaires de laboratoire (2 650 Cruzados, avec les primes d'insalubrité, soit l'équivalent de 1 325 F français). Ce milieu a parfois des réflexes bien bourgeois : « Toi, à ne voir que les gens de la périphérie et des favelles, il est temps que tu apprennes à découvrir le vrai Brésil ; sinon, tu repartiras dans ton pays avec les idées que tu avais quand tu es venu ». A quoi, je réponds : « Toi tu pourras passer toute ta vie sans quitter Sao Paulo, mais sans connaître ses habitants.. Lis les statistiques : 85 % des habitants sont dans la misère... Tu ne vois que le 15 % qui sont à l'aise... ». Ceci n'empêche pas l'amitié. Peut-être que témoigner pour les pauvres est déjà témoigner Jésus Christ ?

Ce milieu technique dans lequel je vis actuellement a peu de préoccupations religieuses. Pourtant, je m'y sens bien à ma place. Comme le dit Jacques Loew : « Le monde athée est un monde favorable à notre propre conversion ». Une fois par semaine, dans le souci d'amorcer le dialogue avec l'aumônerie, je célèbre la messe pour les malades (il en vient de 100 à 120) avec les aumôniers. C'est dans un autre service que le mien, et cela ne compromet pas les lenteurs nécessaires pour connaître les collègues par les rencontres normales de la profession.

Cet ensemble hospitalier occupe une rue entière avec ses cinq instituts spécialisés, plus de 2 170 lits, 8 800 fonctionnaires, plus de 2 000 consultations par jour. Bref, il passe près de 30 000 personnes dans une seule journée... une petite ville qui vit au rythme du Brésil entier...

Je n'habite pas tout près et je passe un minimum de 3 heures par jour dans le bus. Le temps passé dans les transports est parfois plus fatiguant que celui consacré au travail. Secousses au démarrage, coups de freins brusques : on est tenté d'attribuer cela à la fatigue du chauffeur qui passe 10 heures et même parfois 12 heures à son volant. Mais peut-être que ce n'est ni cela, ni l'anarchie de la circulation, mais tout simplement l'usure de l'embrayage. Voyager debout met ma patience et mes jambes à rude épreuve. Mais quand je puis m'asseoir, c'est agréable. A voyager à heures régulières, on commence à connaître des visages, et nombre de receveurs sont des amis... Et puis 3 heures, c'est un temps précieux pour ouvrir les yeux, pour roupiller, pour lire, pour prier... Dans le bus, je réussis à mettre un peu d'équilibre dans une vie bousculée : j'ai eu une heure pour roupiller, pour lire, (soit un livre scientifique, soit un livre de théologie), j'ai une heure pour prier. « Nos pas marchent dans la ville, et notre cœur bat dans le monde entier » disait Madeleine Delbrel. Mon autobus est mon cloître et ma cellule est mon monastère ; grâce à lui, je réussis à prier un minimum de 2 heures par jour... Je vis au rythme de l'univers...

Mais il est des jours où je passe 5 heures dans le bus, 5 fois par semaine, quand je vais dans le quartier de Munhoz. C'est plus fatiguant, ce l'est même trop, et j'aspire au moment où je pourrai regrouper géographiquement mes activités. Ces six communautés sont semblables par bien des aspects aux communautés que Paul a rencontrées jadis à Corinthe avec leurs rivalités, leurs clans, leurs luttes d'influence, leurs problèmes moraux, liturgi-

ques, etc. Paul a souffert avec les corinthiens. Munhoz n'est pas toujours drôle. Plus grave est la tentation de repli sur moi et l'oubli que les communautés ne représentent que 1 % du quartier. Je pense parfois avec envie aux communautés de base de certains endroits des Philippines.

Je vais m'arrêter, car j'ai été assez bavard, mais il y avait bien longtemps que je ne vous avais écrit et je ne sais pas quand je pourrai le faire une autre fois.

Sachez que votre amitié m'est bien précieuse ; sachez que vous pouvez m'aider à réfléchir, à faire battre mon cœur au rythme du monde entier. Le courrier de Sao Paulo est souvent irrégulier et personnellement, je n'ai guère le temps de répondre le jour même, mais je reste ici le représentant de votre préoccupation pour le monde entier, et j'ai besoin de vous.

Jacques.

Avril 1986

Grands espoirs et profondes déceptions

Une fois de plus je vous écris depuis le Brésil. L'an dernier, à pareille époque, je vous disais que ce serait sans doute la dernière lettre commune, mon retour définitif étant prévu pour mai 1985. Mais comme j'ai eu l'occasion de vous le dire de vive voix lors de mon passage en France durant cet été 85, mon évêque, en accord avec la Mission de France, m'a accordé un nouveau délai, normalement jusque début 87.

Durant mon séjour en France, j'ai eu la joie de bavarder avec la plupart d'entre vous et de sentir une fois de plus l'intérêt que vous portez pour tout ce qui se vit parmi les pauvres de ce continent et votre présence amicale et efficace.

Voulant résumer en gros ce qu'a été l'année qui se termine pour le peuple brésilien, je dirais que ce fut une année de grands espoirs et déjà de profondes déceptions.

Espoirs avec le changement de régime politique, passant d'une dictature militaire qui a duré 21 ans à un régime civil sans pouvoir dire déjà « démocratique ».

Déceptions de voir que finalement bien peu de choses ont changé et que même en certains domaines ce fut pire, en particulier au sujet des problèmes de la Terre.

Était attendue une Réforme Agraire qui devait distribuer des terres pour 12 millions de familles rurales. Le nouveau gouvernement avait fait un projet de distribution pour au moins 7 millions à partir de la désappropriation de nombreuses terres incultes appartenant pour une grande partie à de grands propriétaires fonciers. Sous la pression de ces mêmes

grands propriétaires, le gouvernement a reculé et le projet qu'il veut faire voter actuellement est bien loin de ce qui était attendu. Le pire c'est que ces grands propriétaires, devant la menace d'une vraie Réforme Agraire, se sont armés aussitôt, utilisant souvent des militaires ou des policiers en retraite, et même souvent faisant appel à la police à l'active pour menacer, terroriser et même tuer les petits propriétaires et leurs dirigeants syndicaux et tous ceux qui prennent leur défense. C'est ainsi qu'un prêtre italien a été tué en juillet, plusieurs dirigeants syndicaux, de nombreux petits propriétaires. L'Église, en particulier par la voix officielle de la Conférence des Evêques, a exprimé clairement son inquiétude et sa déception au gouvernement. Pour le moment on en est là. De toute façon, il se prouve une fois de plus que la solution est seulement entre les mains des paysans organisés, et avec l'appui des ouvriers et de tous ceux qui luttent pour la justice. La Campagne de Fraternité (Campagne de Carême) qui est un moment important de la vie de l'Église au Brésil, de même que la 6^e rencontre nationale des communautés ecclésiales de base ont comme thème ce grave problème de la Terre, pour cette année 86.

Autre problème important pour le Brésil en 1986. Le pays prépare une nouvelle Constitution qui devrait être votée en début 87. Déception en ce domaine aussi : le peuple et les forces vives de la Nation espéraient, comme il est normal, que ce serait une Assemblée Constituante spéciale, élue seulement pour cela, qui préparerait et voterait cette nouvelle Constitution. Le gouvernement a décidé que

ce serait les deux Chambres (sénateurs-députés) élues en novembre 86, qui devraient voter la Constitution. Vu le système électoral en vigueur, il est à craindre qu'une fois de plus ce soit les élites, les classes privilégiées qui soient représentées dans les deux assemblées et donc qu'une fois de plus le peuple n'ait pas la parole, et sur une question de telle importance. Là aussi l'Eglise officiellement a protesté.

Donc vous le voyez, chers amis, il y a encore bien de quoi lutter dans ce pays, et cela sans compter le combat quotidien pour la subsistance ; de ce côté, aucun progrès dans la situation sociale et économique des gens.

Au niveau religieux et diocésain, je vous parlerai seulement d'un événement d'une certaine importance, que nous avons vécu le 15

décembre : l'ordination sacerdotale de deux jeunes prêtres, les premiers depuis bien longtemps qui sont venus vraiment du peuple et du diocèse. Pour cela l'ordination s'est faite en présence d'environ 10 000 personnes, la plupart gens simples et pauvres. C'est un grand espoir pour un diocèse où, de 45 prêtres en exercice, 30 sont étrangers. Et après ces 2 jeunes prêtres, 7 séminaristes se préparant aussi.

Durant 1986, j'irai habiter avec un de ces jeunes prêtres, pour l'accompagner dans ses débuts dans le ministère, tout en continuant à donner assistance aux 9 communautés dont j'ai la charge pastorale...

André.

Noël 1985

Expressions de la foi

Catéchèse et Culture

Abidjan février 1986

Bernard Gouel

Depuis plus de vingt ans, déjà, j'ai été le témoin de divers courants qui ont influencé le message de l'Évangile en Afrique.

Ces réflexions sont partielles et limitées. Elles se situent dans le domaine de la catéchèse : Jésus « enseigné » ...le Christ et les cultures.

Le Christ dans la culture "européenne"

L'Évangélisation en Afrique s'est faite au temps de la colonisation. On connaît les 3 M : Militaires, Marchands, Missionnaires.

L'Évangélisation s'est faite au temps des « Dominants-Dominés », dans le choc des cultures.

L'Évangélisation a ses lumières et ses ombres, sa pureté et ses lourdeurs entremêlées...

La première annonce

La « première annonce » c'est la proclamation de Jésus mort et ressuscité. C'était le message des apôtres aux premiers jours de la Pentecôte. Mais ce noyau fondamental a été suivi d'autres annonces ; il a été enveloppé sous d'autres écorces culturelles.

Le Message fut présenté dans la mentalité de l'époque, dans une théologie et une catéchèse d'Europe, datées des années 1900...

La catéchèse

La catéchèse de ce temps-là, c'était la répétition en langues des formules des catéchismes nationaux de France coulés dans une systématique : dogme, morale, sacrements. Ce qu'il faut croire, ce qu'il faut pratiquer, comment se sanctifier. La pédagogie de ce temps-là était sous forme de « questions-réponses » des catéchismes français qui d'ailleurs s'adressaient aux enfants plus qu'aux adultes.

Liturgie

Les expressions liturgiques en Afrique, ce fut souvent les répétitions du missel romain.

En débarquant en 1961 en Côte d'Ivoire, j'étais étonnée de certaines cérémonies dans les villages autour d'Abidjan. Des chrétiens analphabètes, ne sachant ni lire, ni écrire, ni parler français, chantaient des messes de « requiem » en latin du début à la fin.

Ces gens avaient une foi qui semblait profonde, mais ils avaient été évangélisés dans une culture « latino-européenne » datée.

Cet écrivain Ivoirien disait : « se faire baptiser », c'est « se faire blanchir », au sens d'entrer dans la culture des blancs...

Les chrétiens formés ainsi, gardent la nostalgie de ce qu'ils ont vécu en ce temps-là. Certains n'acceptent guère les orientations du Concile... « On changeait la religion ».

Le Christ et l'Eglise sont nés en Afrique... mais habillés de vêtements à l'Européenne, dans une catéchèse et une liturgie datée « made in France ».

Le Christ dans une culture biblique

Déjà avant le Concile, avec de nouvelles générations de missionnaires, un renouveau biblique avait soufflé en Afrique.

Le temps était passé où l'on disait aux chrétiens : « Bible, livre interdit » ou encore « la Bible, c'est pour les protestants ; le catéchisme, c'est pour les catholiques ».

La Bible ambiguë

Sans doute, l'appel de la Bible pouvait être ambigu et mal interprété. On connaît le mot dur et ironique de Jomo KENYATA : « L'homme blanc est venu chez nous, il nous a donné la Bible, il nous a demandé de fermer les yeux, de prier. Quand nous les avons rouverts, l'homme blanc avait volé nos meilleures terres »... La Bible peut devenir évasion, aliénation ; elle doit être instrument de promotion, une parole de libération.

La Bible et le Christ divisé

La première annonce de Jésus Christ en Afrique porte le « péché » de nos divisions... la Bible en morceaux.

« Vous nous avez annoncé « plusieurs Christs » dit cet africain. Nous n'avions pas besoin de vos querelles sur Jésus. La guerre des religions, c'est votre histoire... Pourquoi voulez-vous que ce soit la nôtre ? ».

En 1905, en Basse Côte, sur le littoral, missionnaires catholiques et pasteurs protestants, débarquaient en même temps, pour une même mission...

Le Christ était déchiré au départ. Le Christ fut annoncé et les églises sont nées dans la division des chrétiens.

Le temps du Concile devait ouvrir les mentalités. Déjà, d'ailleurs, un courant d'œcuménisme gagnait du terrain. On reste pourtant étonné de ces villages de la première évangélisation ; avec le temple protestant ici, et en face l'église catholique. Ici, dans ce village, c'est la majorité catholique ; là, c'est la majorité protestante.

Retrouver un Christ « Biblique », c'était retrouver le chemin qui va vers l'unité, c'était retrouver la voie d'une mission « crédible ».

Bible et traductions

Les protestants avaient commencé un grand travail de traductions ; les catholiques devaient suivre.

C'est surtout en 1965-1970 que se forment de vrais « clubs » de traductions.

Les prêtres Ivoiriens augmentaient en nombre (une trentaine en 1960, une soixantaine en 1970). Ils prennent des postes de responsabilité.

Alors, clergé local, catéchistes, laïcs se rassemblent périodiquement pour entreprendre la traduction des textes bibliques selon leur ethnie.

En pays Ebrié, le travail de traduction commence surtout avec l'Abbé AKWADAN qui sera le premier prêtre de sa race, ordonné en 1970.

C'est aussi l'époque où paraissent les traductions en français fondamental (P. de BEAUMONT, les Sociétés Bibliques). Les textes sacrés étaient enfermés dans des traductions difficiles. Il s'agissait de la traduction dans un style simple, clair, populaire... L'Evangile « lu » et « entendu » par tout un peuple dont le vocabulaire français était limité.

Catéchisme biblique

Les sessions bibliques se multiplient à travers toute la Côte d'Ivoire.

L'Ecole des catéchistes d'Abidjan est fondée en 1963. Elle reçoit des catéchistes selon leurs niveaux scolaires, selon leur ethnie, selon leur âge.

Ebriés, Akiés, Abourés, Agnis, Baoulés, Adioukrou, Abidji... les programmes comportent une formation humaine rurale et biblique.

Les catéchistes de ville sur le plan d'Abidjan se réunissent, une fois par mois, pour apprendre « à lire la Bible ». Ils sont plus de 200 à se réunir dans les sessions. Ce sont des travailleurs, manœuvres, ouvriers du bâtiment, cuisiniers, artisans, Ivoiriens et émigrés du Burkina-Fasso.

Le premier catéchisme biblique pour adultes est imprimé en 1968. Travail d'équipe, il est rédigé par un prêtre ivoirien, A. NOBOU, aujourd'hui Evêque de Korhogo.

Catéchèse biblique et culture africaine

La Bible s'est formée dans un pays loin de chez nous, dans un temps éloigné de nous... dans une culture étrangère.

Et voici que l'on découvrait des harmoniques entre la tradition biblique et la tradition africaine.

C'était le visage d'Abraham, né d'un père païen... qui devenait le père des croyants. C'était la vie des patriarches. Certaines coutumes familiales se retrouvaient dans la Tradition africaine.

C'était le visage de Moïse libérant son peuple de l'esclavage. Que de résonnances dans le récit de l'Exode pour un peuple qui venait de se libérer de la colonisation et qui venait d'acquérir son indépendance ! Histoire de Moïse, jalons d'une théologie de la libération.

Jésus est présenté dans sa culture. Il est l'homme d'un peuple, d'une race, d'un coin de terre du Moyen-Orient.

Il parle en paraboles. Il faut découvrir son message sous les images comme on découvre le grain sous l'écorce d'un proverbe africain.

La catéchèse voulait venir directement de la Bible et du pays de Jésus, sans faire de détour, sans passer par les chemins et la culture d'Europe.

Liturgie biblique

Avec le Concile, la liturgie de la Parole prend une place importante.

C'est l'ouverture aux langues vernaculaires. Certains chrétiens, formés par une tradition « latine » se scandalisent de la « nouvelle » liturgie qui passe du latin à la langue du peuple... « On tue le mystère ».

C'est le temps des nouveaux lectionnaires en langues : textes en Akié, Ebrié, Baoulé, pour les Ivoiriens ; textes en Moré pour les Mossi ; en Yéli pour les Gourounsi ; en Dagara, en Bissa, en Bobo pour diverses langues du Burkina-Fasso. C'est la première fois que le Canon de la messe est traduit en « Ebrié » en 1970... pour la première messe du premier prêtre de la race Ebrié en Basse Côte.

C'était une chance pour chaque ethnie d'entendre la Parole de Dieu dans sa propre langue.

Les expressions de la foi avec des mots de la Bible, avec des mots de sa propre langue ou dans un vocabulaire « fondamental », populaire...

Le Christ dans la culture africaine

Sans doute la culture africaine ne pouvait laisser indifférent le missionnaire européen. Mais en rejetant le fétichisme et l'animisme, le risque était grand de rejeter des valeurs cachées à l'intérieur de la grande tradition africaine.

Retour aux sources

En 1970, un prêtre Ivoirien, Joseph TEKY, devient responsable du Centre Catéchétique d'Abidjan, qui était animé jusque là par des prêtres européens.

Il va ajouter au programme de formation une nouvelle matière : « Recherches des traditions africaines ». C'était une nouveauté.

Les catéchistes eux-mêmes ont l'impression d'un retour en arrière.

Ainsi, à propos des recherches sur la coutume africaine au moment de la naissance d'un enfant, c'est la cérémonie du « Nom »... (on ne donne pas n'importe quel nom à l'enfant...). Dans le matriarcat, l'enfant ne prend pas le nom de son père...). Il y a aussi des signes : l'eau, l'huile, la lumière. Pour ces catéchistes, cette tradition était païenne. Désormais, elle était remplacée par les signes du baptême chrétien... Ça suffisait ; inutile de chercher ailleurs.

Ces catéchistes voulaient ignorer comment les signes chrétiens avaient aussi leurs racines dans la tradition africaine (qu'ils jugeaient païenne). Ce retour en arrière, c'était un retour aux sources.

Mots et culture

« Tu chercheras les mots-clés de la tradition biblique, et moi je chercherai les mots-clés de la tradition africaine ».

C'est ainsi que nous sommes allés à la recherche des mots lourds des deux traditions.

Le concept de « famille » élargie », de chair et de sang, est fondamental en Afrique : liens de parenté avec les ancêtres et avec les descendants, les sens pluriel des mots « Père, fils, frères » enraccinaient le message de Jésus dans la tradition africaine.

Mots de la Bible, mots d'Afrique, il y avait transfusion de sang, de sens...

Une catéchèse se construisait dans une vision globale : la Paternité de Dieu et la fraternité de son Fils dans la grande famille de la foi.

Le concept de vie, si fort en Afrique, permettait une « relecture » (non pas des synoptiques envahis par le mot « Royaume ») mais une relecture de Saint Jean... l'Evangile de la Vie.

Les premiers mots d'un vocabulaire biblique et Africain étaient comme les premières pierres d'un chantier.

Théologie africaine, catéchèse, communautés

a) C'est en 1974, que paraissait le nouveau catéchisme pour adultes « Chrétiens d'aujourd'hui ». Il était l'œuvre d'une équipe de responsables de catéchèse de toute l'Afrique de l'Ouest : Côte d'Ivoire, Bénin, Togo, Mali, Burkina Fasso, Sénégal.

Le catéchisme restait biblique mais voulait donner une plus grande place aux traditions africaines. Tous les points de départ étaient pris dans la vie africaine.

b) L'I.C.A.O. était né à Abidjan (Institut Catholique d'Afrique de l'Ouest). Son projet était dans une recherche biblique et africaine. Présenter Jésus Christ dans une culture africaine.

Il faudra du temps et de la patience. Et ce n'est pas en chambre, mais sur le terrain que doivent se faire les recherches qui seront les premiers jalons d'une théologie africaine.

c) C'est dans les communautés chrétiennes que naîtront peu à peu les mots et expressions de la foi qui exprimeront l'identité du chrétien africain : Etre totalement africain et totalement chrétien.

Cultures au pluriel

Il faut avancer à petits pas. A vrai dire, parler de culture africaine, c'est oublier « les cultures plurielles » selon les ethnies, les pays.

Quelques exemples :

— Pierre OUEDRAOGO entreprend une thèse sur la Sagesse... non pas sur la sagesse « en Afrique », mais sur la sagesse en pays Mossi. Il compare les proverbes de son ethnie et les proverbes de l'Ancien Testament.

— Eugène NEVRY va sur le terrain consulter les vieux de son ethnie, en pays

Alladian pour mieux découvrir sens de la mort et sens de l'au-delà chez ses frères de race.

— Raymond Mel MELEDJE ne travaille pas sur le pardon en « Afrique », mais sur la réconciliation en pays Adioukrou qui est son pays d'origine.

— Benoît KOUASSI ne parle pas du mariage « en Afrique », mais des coutumes de mariage dans l'ethnie Abbron, son ethnie.

— Jean Baptiste TEGBAO parle de « Fétichisme et Christianisme » et décrit la culture de sa race du pays Wobé-Guéré.

Sagesse, Mort, Pardon, Amour, à travers une région particulière, une race déterminée, une culture donnée, travail de recherche et de patience au cœur des cultures plurielles. Découvertes en profondeur d'un manière « de penser, d'aimer, de vivre et de mourir... ».

Liturgie et culture africaine

Ce serait trop facile et bien superficiel de parler de la culture africaine en décrivant l'arrivée du tam-tam dans la liturgie.

Le tam-tam fut l'instrument « interdit ». Avec le balafon. Il rappelait les danses fétiches rejetées au départ de l'annonce de la Bonne Nouvelle.

On rejetait dans le même sac danses et instruments de musique... on rejetait une culture.

Aussi lorsque le tam-tam vint accompagner quelques chants nouveaux créés par des Africains, ce fut l'étonnement au milieu de l'église. C'était en 1965-1970. Il y eut bien des réactions négatives pour tous ceux qui avaient été évangélisés dans une culture « blanche » et qui avaient fait rupture avec le fétichisme et... le tam-tam.

Alors, là encore, « laissez-nous le temps » disent les Africains. Trop d'Européens en mal d'adaptation faisaient entrer le tam-tam dans l'église, sans nouvelle préparation.

Le rythme du tam-tam n'est pas forcément religieux ou chrétien. Le tam-tam n'est pas un tambour ! On ne peut taper n'importe comment, pour dire n'importe quoi. Le tam-tam parle ; il est une langue que beaucoup ne savent plus parler et que beaucoup ne comprennent plus. Le tam-tam à l'église me fait tomber « en transe », me disait une Ivoirienne.

Mais « j'ai été remué dans mon cœur » lorsque le tam-tam a retenti à la consécration de cette première messe d'un jeune prêtre, dit cet africain... le tam-tam retentissait... le rythme parlait, il criait « prosternez-vous, c'est le Roi qui vient ». Cet homme comprenait le langage du tam-tam... D'autres n'avaient rien compris.

Dans certaines régions, des chrétiens ont composés des rythmes selon leur ethnie. Ils ont créé des paroles, inventé des paraboles nouvelles. Des catéchistes se sont fait les pèlerins et les griots de Jésus-Christ.

Une catéchèse orale, chantée, au rythme africain se construit dans une vraie tradition africaine.

Signes liturgiques

Au cours de la liturgie, au centre du mystère chrétien, se place l'Eucharistie. Prêtres et catéchistes Ivoiriens ont réfléchi pour une transformation de la liturgie selon la culture ivoirienne.

En fait, les efforts sont restés timides. Il n'y a pas un « rite ivoirien » ; l'introduction de l'office, l'offertoire, la sortie, se sont parfois transformés en danses selon des rythmes africains... Ce sont d'humbles notes liturgiques dans une structure qui n'a pas encore été transformée.

Signes d'importation

L'Eucharistie dans la culture africaine ? La culture, c'est aussi les valeurs alimentaires. Que signifient le grain de blé, et le vin de vigne ?

Blé et raisins, fruits d'Europe, nourritures et boissons d'importation.

On pourra réfléchir sur ces signes de Jésus Christ au cœur du mystère. Les signes pris dans la culture du Moyen Orient peuvent-ils être totalement signifiants pour l'Africain d'aujourd'hui ?...

Signes autochtones

Il y a pourtant un signe « autochtone » de Jésus Christ : ce sont les communautés chrétiennes d'aujourd'hui.

Un chrétien venant d'Afrique du Nord arrivait en Afrique Noire ; il disait son étonnement : « En Afrique du Nord, l'Eglise est comme une ambassade étrangère ; elle est formée de chrétiens blancs qui sont signe d'importation dans le monde arabe. Ici, je vois des communautés chrétiennes du pays, une église autochtone, signes nés en Afrique, de culture africaine, de race africaine, pour dire Jésus Christ à l'Africain d'aujourd'hui ». Les missionnaires de l'Afrique seront désormais des Africains.

Le Christ et la modernité

La tradition africaine n'est pas « figée ». Elle est en évolution. Elle a rencontré la modernité. Celle-ci n'a pas de race ; la technique n'a pas de frontière. Ce serait trop simple de dire « la tradition, c'est le passé ; la modernité, c'est l'avenir ».

Tradition et modernité peuvent se juxtaposer, s'opposer, se féconder.

Religion dépassée

Un courant d'athéisme va-t-il souffler sur l'Afrique ? Dans un quartier, près de Williamsville, se trouve une cité de professeurs. Un prêtre se présente chez un enseignant et révèle son identité. « Ici, nous n'avons pas besoin de prêtre, dit l'enseignant ; d'ailleurs, je suis athée ». Il était sociologue et arrivait de Moscou où il avait fait ses études. Le prêtre ajoute ; « J'anime des groupes culturels de jeunesse », et l'autre de répondre : « Si c'est pour le « culturel », soyez le bienvenu ».

Authenticité

Dans un certain monde intellectuel, revenir aux sources, c'est revenir aux racines culturelles. « Etre africain et moderne ». L'intellectuel va favoriser la modernisation et le développement de sa région et en même temps, il revalorise le bois sacré, la rivière et ses génies, la montagne et son mystère. Le Président Houphouët Boigny disait dans une conférence : « Intellectuels, cadres, travailleurs manuels, qui d'entre vous en tant qu'Africain n'a pas son « gris-gris » dans sa poche et son fétiche dans sa chambre » ?

Sans racines

On a dit que le monde technique était un bulldozer qui écrasait toutes les traditions.

Il y a des jeunes, nés dans la grande ville, qui n'ont jamais connu leur village. Ils ignorent la langue de leur ethnie. Une nouvelle génération est en train de naître, dans un monde anonyme, à la recherche de son identité.

Catéchèse et modernité

Une nouvelle mentalité se développe. Le mot « catéchiste » disparaît chez les jeunes. On parle désormais « d'animateurs » de catéchuménat.

Qui attirent ces jeunes vers ces centres de catéchuménat organisés pour la jeunesse ?

Des nouveaux livrets de catéchèse voyaient le jour en 1974. Une pédagogie pour les jeunes des collèges et les jeunes travailleurs.

L'adaptation voulait partir des traditions africaines. On s'aperçoit maintenant que les jeunes ignorent leurs coutumes. S'ils connaissent leurs traditions, ils en méconnaissent le « sens ». La modernité efface-t-elle la tradition ?

Jeunesse et culture

Une nouvelle génération pourrait dire : « la colonisation ? connais pas »... « Les traditions, c'est quoi ? ». Mais le jeune qui pourrait s'exprimer ainsi révèle un « manque ». Pour se construire, il doit faire appel... au « récit » de son histoire. Il doit rejoindre la mémoire collective de son peuple. C'est un nouvel engouement qui naît chez les jeunes dès qu'il est question de « culture africaine ».

Celle-ci n'est pas dans un certain nombre de traditions seulement, elle est au fond de la conscience, une manière de penser, une façon de sentir qui fait partie de l'âme africaine.

Catéchèse et valeurs d'aujourd'hui et d'hier

On parle de nouvelles expressions de la foi. Comment dire « Dieu » et « Jésus Christ » au monde d'aujourd'hui.

Le monde de la modernité crée de nouvelles soifs qui ne sont pas en contradiction avec la tradition africaine, mais souvent dans ses prolongements.

a) *L'hospitalité nouvelle* : c'est une valeur authentique de la tradition. Elle est bousculée dans le monde moderne, mais elle est toujours nécessaire dans la grande ville où l'homme risque de perdre son nom et son identité. Il a toujours une soif d'être « reçu » et « reconnu » dans le monde traditionnel et dans la modernité.

b) *Solidarités nouvelles* : la chair et le sang avaient lié les frères d'une même race. A la ville, naissent de nouveaux liens. C'est le monde nouveau des étudiants mêlés ensemble, et de races diverses ; c'est la découverte de nouvelles fraternités.

Au travail, à l'usine, sur les chantiers, ce sont des hommes d'ethnies différentes

qui se rencontrent ; naissent de nouvelles solidarités entre les pauvres de toutes les races.

c) *Libérations nouvelles* : en 1985, la Côte d'Ivoire célébrait ce qu'elle appelait « l'An 25 ».

C'était pour elle, 25 ans d'indépendance, 25 ans de libération du système colonial. Mais il reste d'autres libérations à accomplir...

- En économie, pour une justice nouvelle dans une nouvel ordre économique.
- Libération dans le domaine de la santé, devant le manque de dispensaires, de médicaments, de docteurs... Droits de l'homme, droit à la santé.
- Libération dans le domaine du savoir, en combattant l'ignorance et l'analphabétisme. Tant de gens sont encore écartés du « Savoir lire » et du « Savoir écrire ». Droit à l'instruction.
- Libération de la femme, souvent asservie sous les coutumes pesantes ; il n'y a qu'à penser au sort de la veuve quand elle perd son mari. Droits de la femme.

d) *Gout de la fête* : la tradition, c'était fêter ensemble. Mais le sens de la fête est au cœur des nouvelles générations. Rassemblement dans les villages, mais aussi rassemblement dans les stades. Vedettes des chants traditionnels et rythmes modernes.

Les jeunes chrétiens se sont emparés de la guitare électrique sans renier le tam-tam. C'est toujours la fête pour une fraternité et le Seigneur Jésus peut être loué par le chant traditionnel et aussi selon les rythmes d'aujourd'hui.

e) *Nouveaux pouvoirs, nouveaux savoirs* : le pouvoir traditionnel a été doublé par de nouveaux pouvoirs politiques.

Mais pouvoirs traditionnels et pouvoirs modernes ont toujours besoin d'entendre l'appel évangélique qui vient renverser l'échelle des valeurs.

« Que celui qui commande soit comme celui qui sert ». « Que le premier soit le dernier et le serviteur de tous ».

Le savoir traditionnel du « sage » et le savoir nouveau de « l'universitaire » ne s'excluent pas, et l'enseignant à l'université devient parfois le disciple qui vient demander conseil au sage du village, au grand frère de la famille...

Le savoir du guérisseur avec ses plantes et le savoir de la médecine moderne avec ses comprimés ne s'excluent pas. Et le climat affectif qu'entretient la médecine traditionnelle aurait son mot à dire à la médecine des hôpitaux anonymes.

" Métissage culturel "

« Je désire toujours plus me plonger dans mes racines culturelles ; dit cet africain,

mais non pour m'enfermer dans mon ethnique. Il faut s'ouvrir au monde moderne. Il s'agit de faire le tri des valeurs et des non-valeurs de la modernité. Il faut appartenir à deux cultures... ». Ce n'est pas pour rien que l'on a parlé du « métissage culturel »...

Parole de Dieu pour aujourd'hui

Comment dire Dieu aujourd'hui ? Des communautés autochtones ont reçu l'Evangile et font l'expérience de la Parole de Dieu.

Par leurs pratiques, par leur vie, elles sont des expressions vivantes de la foi. Elles font l'expérience de certaines ruptures avec la Tradition, mais elles en font aussi fructifier les valeurs.

Elles doivent vivre Jésus Christ dans le monde d'aujourd'hui. « Etre totalement Africain et totalement chrétien » ; un visage nouveau d'une Eglise nouvelle. Jésus ne peut être étranger, ni à la Tradition, ni à la Modernité.

**« La pluie et la rosée descendent des Cieux.
Elles n'y retournent pas
sans avoir abreuvé la terre,
sans l'avoir fécondé,
sans l'avoir fait germer,
pour donner la semence au semeur
et la nourriture à celui qui a faim.
Ainsi ma Parole qui sort de ma bouche
ne reviendra pas sans résultat,
sans avoir fait ce que je veux,
sans avoir accompli sa mission ».**

(Isaïe 50,10-14)

Un "pays" bousculé nostalgies... chances...

Georges Heude

Il y a quelques années un film était présenté dans les campagnes dont le titre était :
« Village à vendre... »

C'est vrai que d'une manière assez générale, « le village se vend bien ».

Et cela est sans doute encore beaucoup plus vrai pour des zones rurales proches de Paris
(ou dont Paris est proche !) :

ainsi beaucoup de « Parisiens » courent vers la campagne
pour y « planter » résidence secondaire ou principale...

Le prix des terrains aidant parfois,
ce ne sont pas seulement les plus nantis qui investissent les villages
mais aussi des gens d'autres milieux sociaux...

Cette « mutation » amène inévitablement des changements de populations,
des heurts de mentalités, des bouleversements dans les modes de vie,
et la manière de gérer les communes.

Sur le secteur qui est décrit dans l'article qui suit,
la Mission de France y vit depuis 40 ans :
c'est dire si elle en connaît l'histoire.

Georges Heude, auteur de l'article, nous fait vivre cette histoire comme si nous y étions.
C'est une tranche de vie, une tranche d'histoire à lire que cette expérience dans l'Eure ;
elle dit en plus les questions humaines et ecclésiales
que peut soulever une telle mutation. *

* Le titre de cet article est de la rédaction de la LAC. Cette présentation est celle de la revue
« Eglise aujourd'hui en monde rural » (n° 477 avril 1986) où cet article est paru sous le titre :
« Accroissement démographique et aménagement humain » avec le sous-titre : un canton rural face à ce défi.

Dans les années 60-70, certaines voix s'élevaient inquiètes devant la situation déséquilibrée des diverses régions de France. De part et d'autre d'une ligne Le Havre-Marseille, la croissance économique coupait la France en deux. Situé en Normandie, aux confins de l'Île-de-France et de la Beauce, le canton de Saint-André semble ignorer qu'il existe plus au Sud une « France pauvre ». Malgré la crise, les problèmes dus au chômage, la construction de maisons individuelles va bon train. Peu à peu chaque petite commune s'entoure d'une couronne de zone pavillonnaire. Un monde s'écroule, un autre apparaît ; ça vaut le coup de s'arrêter pour regarder l'évolution du monde rural, tel qu'il apparaît autour de nous.

« Tiens, voilà encore une maison que les parisiens vont sauver »

Cette réaction, entendue dans les années 70, en passant devant un chantier de rénovation d'une maison ancienne, traduit bien l'évolution de cette époque. La population des 30 communes du canton augmente régulièrement mais ce sont les trois petites « villes » (Saint-André, Ivry, Ezy) qui fixent la population. Les communes rurales voient partir leurs habitants. Entre 1962 et 1968, elles ont perdu — 3,2 %. Et c'est l'époque où l'arrivée des « parisiens » à chaque week-end devient un phénomène très important : restauration de maisons, de fermes, mais aussi établissement de lotissements privés de haut standing et installation de caravanes au milieu des bois, souvent suivies de petites constructions en dur. Ce mouvement prend vite de l'ampleur, certaines communes ayant presque autant de résidences secondaires que de résidences principales. Actuellement ce grand boom semble s'étouffer.

1936	1954	1962	1968
11 657	12 184	12 762	13 251

1962	1968	1975	1982
988 résidences secondaires	+ 38,56 %	+ 13,36 %	+ 11,72 % soit 1 734 rés. sec.

En 1982, sur le canton de Saint-André plus d'une maison sur cinq est une résidence secondaire (20,68 %) mais la proportion était plus forte en 1975 (22,30 %).

« Moi j'aimais la campagne; maintenant on n'est plus chez nous »

La forte augmentation des résidences principales relaye l'essoufflement de la construction de résidences secondaires. Entre 1965 et 1968 la construction de ces premières progresse dans les centres (+ 3,9 %) et décroît dans les communes rurales (- 0,2 %). Mais entre 1968 et 1975 les « nouveaux lotissements » s'implantent rapidement ; et le mouvement est général sur l'ensemble du canton. Rares sont les communes qui ont résisté à cette pression des lotisseurs.

1962	1968	1975	1982
4 170	+ 3,9 %	+ 15,6 %	+ 23,3 % soit 6 178
résidences principales			résidences principales

Le canton a donc construit 2 000 résidences principales en 20 ans. Et 1982 nous semble loin ; cette tendance s'accélère. Cent pavillons sont en cours sur Ivry, 70 se terminent à Saint-André, Garennes a un projet de 100 logements. Il est impossible de chiffrer exactement les réalisations et projets de ces dernières années, mais de nombreuses municipalités qui ont pris le train au départ, essaient aujourd'hui de freiner cette vague. Ce nombre d'habitations entraîne évidemment un accroissement important de la population, mais moins forte que l'on pourrait le supposer car le nombre d'occupants par logement est en baisse sensible. Cependant de 12 762 habitants en 1962, nous voici en 1982 à 17 475 ; les communes rurales augmentent (en pourcentage) plus rapidement que les « villes » (+ 28,7 % pour les communes rurales entre 1975 et 1982). Pour cette dernière période (75-82) l'augmentation du canton était de 16,9 % alors que le département n'arrivait qu'à 9,5 %.

Concrètement, cela veut dire qu'en 20 ans le canton s'est accru de près de 5 000 h. dont 2 000 h. dans les cinq dernières années avant 1982. Et nous croyons pouvoir dire qu'il faudrait en 1985 compter encore 1 000 de plus, et cela en dispersion sur les 30 communes du canton.

La première vague (1968-1975) de nouvelles implantations était un reflux des HLM d'Evreux. Dans un rayon de 15 km autour du chef-lieu du département, la construction allait bon train. Mais vers les années 1980 la grande migration vient de la région parisienne. En suivant les demandes de permis de construire en mairie, on peut constater que les 2/3, voire 90 % viennent des Yvelines. Nous constatons alors un va-et-vient incessant pour aller à son travail. Les parkings devant les gares ne peuvent plus contenir les voitures. Le canton progresse rapidement vers une région dortoir. 57,4 % des actifs quittent chaque jour leur commune pour se rendre à leur travail.

« On devient une grande banlieue ouvrière »

Il est intéressant de voir comment se modifie la population active. Déjà en 1962 la population ouvrière était très importante : 48,1 %. Malgré une progression difficile de chiffre absolu de plus d'un quart, les ouvriers diminuent en proportion (46,62 % en 1982) au profit des employés qui passent de 6,7 % à 18,39 %. **Employés et ouvriers représentent désormais 65 % de la population active du canton**, soit 4 900 personnes sur 7 600 actifs. A l'inverse, l'emploi en agriculture s'effondre : 760 agriculteurs et 431 salariés en 1962, nous voici avec 380 agriculteurs et 80 salariés agricoles. De 20,7 % de travailleurs dans l'agriculture, le canton arrive à 6,1 en dessous de la moyenne nationale. Quand on pense qu'il faut encore expliquer que rural et agricole, ce n'est pas tout à fait pareil... ! Les professions intermédiaires, cadres, artisans, commerçants, se situent autour de 30 % de la population active.

L'image d'un secteur divisé socialement entre la « vallée » et le « plateau » doit être corrigée. Certes les relations sont différentes. Le chef-lieu du canton n'arrive pas à rassembler la population ; il est lui-même tiré vers Evreux, alors que deux autres « villes » sont partagées entre Dreux et Mantes. Mais la vallée était dite « ouvrière » et le « plateau » « agricole ». La réalité est devenue très différente avec l'effondrement des pourcentages de la population active agricole, l'installation d'entreprises sur le plateau (à Saint-André, à la Couture) et l'implantation de lotissements de bon standing dans la vallée (Ézy). Ainsi la réalité sociale ne se différencie plus entre ces deux parties du canton. Et toute cette population se rencontre peu à cause de la mobilité due au travail, à cause enfin des différences culturelles. Le monde rural unifié dans une communauté territoriale, dans un « pays » n'est qu'un souvenir nostalgique. Des groupes de gens se croisent sans se connaître. Ils n'ont pas d'occasions de rencontre, c'est le phénomène d'urbanisation. Certains sociologues osant conjuguer les mots « rural » et « urbain », parlent de **rurbanisation**.

Nous devenons une grande banlieue ouvrière, à l'habitat dispersé. Heureusement, il y a encore 3 900 emplois salariés dans les entreprises privées du canton.

« Chez nous, la municipalité a décidé d'arrêter l'octroi de permis de construire »

Ce mouvement d'ouverture de nouveaux lotissements ne va pas sans problème au niveau local. Toute municipalité se doit de soutenir l'économie de sa commune. Pour maintenir le commerce local et les artisans, pour attirer quelques petites entreprises, il faut maintenir, accroître sa population ; il faut fixer les jeunes foyers. La première nécessité est le logement. De plus dans beaucoup de communes, la survie de l'école tient à l'accroissement du nombre de foyers sur la commune.

Mais construire entraîne des charges supplémentaires pour le budget : prolongation ou création de « tout à l'égout », insuffisance des châteaux d'eau ou de la station d'épuration des eaux usées, entretien des rues nouvelles et des lotissements nouveaux, éclairage public, ramassage des ordures ménagères... Et les nouveaux arrivants sont de plus en plus exigeants. Puis arrive la nécessité d'ouvrir une nouvelle classe à l'école, d'aménager un stade, d'ouvrir un centre culturel, une salle polyvalente, une cantine, etc.

Cet enchaînement de conséquence finit par peser très lourd sur la vie financière de la commune. Certains n'ont plus aucune possibilité de choix. Le budget est bloqué avant toute discussion du conseil municipal. Et les investissements culturels, sociaux, sportifs sont toujours les victimes de ces situations ; la tension peut être vive au sein même des élus, et de la population ; entre ceux qui réclament une animation culturelle et ceux qui se laissent entraîner à de nouvelles constructions. **Faut-il avoir pour but l'accroissement de la population ou l'aménagement humain d'un vivre ensemble ?**

Cependant certaines communes cherchent à maîtriser ce mouvement. Il faut de 15 à 20 ans pour qu'un lotissement soit bien intégré à la population locale. Mieux vaut un apport régulier de petits lotissements, que l'arrivée massive d'une population. L'intégration est plus facile et les investissements communaux seront plus rationnels ; une zone pavillonnaire entraîne souvent l'ouverture d'une école d'enfants sensiblement du même âge. Il faudra construire et quelques années après... la classe sera supprimée.

Maîtriser ce mouvement est difficile. Une commune qui s'est beaucoup développée en raisonnant ces investissements, voudrait aujourd'hui souffler un peu.

Dans sa période de croissance, elle a négocié avec les investisseurs pour leur faire payer la charge qu'ils occasionnaient à la commune. Ainsi un lotissement de 30 pavillons, c'est l'ouverture d'une classe nouvelle ; le permis ne sera accordé que si le financement de cette classe est assuré. Et la classe fût construite.

Un autre investisseur veut obtenir le droit de lotir son terrain. La commune refuse. Il offre alors plusieurs hectares de bois. La proposition est alléchante pour une commune qui

voit peu à peu tous les propriétaires de bois clore leurs biens. Malgré le désir d'arrêter les nouvelles constructions, ce lotissement aura lieu.

Les problèmes de l'emploi sont également ardues pour les communes. Souvent le chef de famille dans cette population nouvelle a un emploi dans les Yvelines. Mais l'autre membre, souvent la femme, a rêvé de trouver du travail sur place. Comment faire naître l'emploi en fonction de ces nouveaux besoins ? zone artisanale ? création d'entreprises ?... les temps sont difficiles. Une commune a longtemps résisté à la pression de ces nouvelles familles qui exigeaient une cantine pour leurs enfants. Les parents étant au travail dans les Yvelines, que faire des enfants dans la journée ? Une cantine peut créer deux ou trois emplois. Mais combien de « nourrices » vont perdre leur travail ? Ainsi les foyers dont les deux membres travaillent, peuvent assurer un petit revenu aux foyers dont la femme reste à la maison. Le choix de la municipalité peut encourager, ou gêner, ce partage du travail et des revenus.

« Dans les pavillons, c'est pire que dans les HLM »

Cette réaction d'une infirmière à domicile est sans doute exagérée ; mais elle traduit bien les grandes difficultés qui peuvent surgir de cette situation nouvelle.

De nombreux problèmes financiers deviennent dramatiques. A part quelques exceptions, ces lotissements s'adressent à une clientèle de revenus très moyens. L'attrait de cette région tient au prix du terrain — prix plus intéressant que dans la région parisienne — les terrains ont autour de 600 à 700 m² ; la maison est du type « préfabriqué ». Mais le coût total pèse très lourd sur les petits budgets. Viennent une maladie, une période de chômage, un imprévu et c'est la catastrophe : traites impayées, coupures E.D.F., saisies... Sans aller jusqu'à cet extrême, des familles sont souvent obligées de travailler elles-mêmes à leur maison, et cela en plus du travail des deux parents, des heures supplémentaires recherchées, ou du travail au noir. La fatigue, l'énerverment, parfois la dépression, ne contribuent pas au bon équilibre du foyer et des relations de voisinage. Les conséquences sur les enfants sont faciles à imaginer.

Souvent ces familles venant de grands ensembles urbains ont rêvé à leur maison à la campagne, dans le silence et la solitude. Elles se trouvent sur un petit terrain dans un lotissement où les problèmes de voisinage ne sont pas plus faciles qu'en HLM. Ici, il n'y a pas d'anonymat. C'est le « monsieur aux volets verts », « la dame au gros chien », « les enfants du coin ». Chacun est vu dans son jardin, ou sortant de chez lui. Ce voisinage forcé peut devenir insupportable. Des familles s'enferment littéralement chez elles.

Mais n'exagérons pas, certains lotissements ont trouvé une vie commune : les enfants des uns sont gardés par les voisins ; les courses sont faites à tour de rôle. Parfois même une animation se crée, une fête de lotissement, un concours de boules.

Au fond, c'est un nouvel équilibre à trouver. Certains ne s'adaptent pas et posent problèmes à leur entourage. Mais en général cette population nouvelle est un apport positif pour les communes. Quitter sa région, sa famille pour « faire son trou » quelque part, éveille souvent un dynamisme latent. L'école est le premier élément de l'intégration de ces familles, puis le commerce local, la mairie. Certaines familles nouvelles s'engagent dans les comités de parents d'élèves, créent des associations locales. Le « pays » en est bousculé, mais n'est-ce pas une chance à saisir ?

« Je viens de recevoir une maman qui se propose pour le catéchisme »

C'est parfois une grande joie de découvrir ainsi dans cette population nouvelle des chrétiens convaincus, prêts à prendre une place active dans l'Eglise locale. Parmi les catéchistes, dans le conseil pastoral du secteur, ils sont nombreux ces chrétiens heureux d'avoir trouvé un accueil, une ouverture dans l'Eglise sur place.

Mais peu, bien sûr, se proposent : il faut être attentif à déceler ces bonnes volontés. Un événement local peut aider les nouveaux arrivants à se dévoiler, à se faire connaître ; un groupe peut naître et rendre l'Eglise plus présente en certaines communes ou en certains milieux.

Il n'est plus question pour le prêtre de prétendre connaître tout le monde. Mais il est intéressant de remarquer dans tel milieu, telle commune ou lotissement, qu'une famille, un groupe de chrétiens portent véritablement le visage local de l'Eglise.

Ce brassage de population transforme la mentalité ancienne. Le temps où certains triomphaient en apposant aux églises de village la devise républicaine de « liberté, égalité et fraternité » semble bien incompréhensible aujourd'hui. Les questions sont nouvelles. **Le déracinement de son terroir et de ses traditions amène parfois une interrogation fondamentale sur la vie, la société, l'Eglise, la foi.**

Tout cela peut amener à faire se rassembler quelques personnes pour réfléchir, mais aussi pour animer un quartier, relancer une fête locale qui sera l'occasion de rencontre et d'accueil des nouveaux arrivants. La présence du prêtre peut être souhaitée. Des chrétiens prennent conscience qu'ils ont une responsabilité pour refaire le tissu social de leur commune.

Ce mouvement de population nous fait parfois prendre conscience des déficiences dans nos attitudes. Certaines personnes nous font remarquer la difficulté qu'elles ont pour

rencontrer des chrétiens. Sur 30 communes du canton, il y a que de 2 lieux d'habitation pour rencontrer les prêtres, 6 lieux de célébration habituelle. Où s'adresser ? Auprès de qui se renseigner quand on arrive ainsi dans un pays inconnu ?

Il est bien difficile d'avoir une pastorale à long terme sur une région où la population se renouvelle si rapidement, 40 % de la population du canton en 1982 n'était pas ici lors du recensement précédent. Autrement dit, actuellement une personne sur deux que nous rencontrons a moins de dix ans de présence sur le canton. L'effort de catéchèse des enfants, les problèmes de « communion-solennelle », la proposition de l'accueil pour transformer les habitudes de baptême..., tout cela est toujours à refaire avec une population venant de tous horizons. La Mission de France est sur le canton depuis bientôt 40 ans, mais quelle est la proportion de familles qui ont pu garder quelques souvenirs de cette longue présence ? Le poids du passé tend à s'affaiblir.

En ville, des lieux d'Eglise divers permettent aux chrétiens de se retrouver dans leur milieu, dans leur culture. **Comment offrir aux chrétiens du monde rural l'occasion de se sentir à l'aise dans des types de rassemblement qui leur convienne ?** Le visage multiple des églises de ville devient une nécessité dans notre monde rural.

Dans les grandes transformations que subit notre milieu rural l'Eglise ne peut rester structurée autour de prêtres de plus en plus rares. Les chrétiens prennent lentement conscience que la mission de l'Eglise est leur responsabilité commune. Chacun, là où il est, doit se sentir porteur de la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Quant aux prêtres, tout en cherchant à manifester dans leur vie les choix prioritaires de l'Evangile, n'ont-ils pas à porter avec plus d'acuité **le souci d'une église diversifiée, rassemblée par une même foi ?**

Saveurs du quotidien

Michel Favrel

Quand j'ai été ordonné en mai 1948, rien ne me prédisposait à une activité professionnelle et j'ignorais à peu près tout des prêtres-ouvriers. J'ai d'abord passé 15 ans dans l'enseignement privé confessionnel, au service de mon diocèse d'origine. La Mission de France m'était inconnue, mais par un curieux chemin j'y suis venu à 42 ans : je ne l'ai jamais regretté ! J'aimerais à présent ressaisir en quelques pages ces 15 autres années de ma vie sacerdotale, passées au travail en milieu hospitalier. Pour quoi faire ? Pour apporter ma petite contribution à l'histoire des prêtres de la M. de F. et pour mettre au clair ce que j'ai voulu vivre dans la loyauté à certaines orientations fondamentales. Bien sûr, on a déjà beaucoup écrit sur tout cela depuis 40 ans... Mais l'expérience de chacun, avec ses joies et ses peines, ses « succès » et ses échecs, n'est-elle pas plus savoureuse que de grandes synthèses abstraites ? Je veux donc essayer de me souvenir, sans complaisance, mais de bonne foi.

LE TRAVAIL

J'ai eu la chance d'être embauché au C.H.R. de Toulouse-Purpan à 49 ans, « en qualité d'agent du service intérieur de 1^{re} catégorie, auxiliaire, à titre essentiellement temporaire, parce qu'au SAMU, qui s'organisait alors, le chef de service réclamait un standardiste-radio. Je suis demeuré dans ce statut d'auxiliaire pendant sept ans, avec des horaires de travail qui ont varié durant toute cette période. Une rude étape fut franchie lorsqu'avec le développement du service il fallut assurer une permanence complète, jours et nuits, dimanches et fêtes compris. C'est, bien entendu, le lot de la plupart des agents hospitaliers et je n'étais pas malheureux de partager cette condi-

tion. Peut-être même en étais-je vaguement fier. Avec l'âge cependant, les trois-huit s'avéraient de plus en plus éprouvantes. Ce fut donc un heureux changement pour moi de passer du standard du SAMU au Centre anti-poisons, pour y faire fonction de documentaliste. Désormais, je bénéficiais d'horaires réguliers et j'étais libre toutes les fins de semaines. En même temps mon statut administratif s'améliorait, puisque j'étais titularisé et qu'un petit concours me faisait devenir « agent de bureau ». J'ai même terminé ma carrière (!) comme « commis d'administration » par la grâce d'une nomination au choix qui a chatouillé agréablement ma vanité naturelle...

Pendant tout ce temps mon travail a considérablement évolué : sept ans au standard à recevoir des appels pour accidents ou urgences diverses, huit ans au Centre anti-poisons à fabriquer et classer des documents opérationnels pour les médecins. J'ai été beaucoup plus intéressé par mon activité au CAP qu'au SAMU. Le standard j'en ai eu assez vite fait le tour. Rien de bien original dans l'exécution d'une tâche répétitive, menée dans des conditions parfois difficiles : bruits divers, au milieu d'un peuple d'ambulancières et d'étudiants en médecine, qui n'avaient pas toujours le souci de faciliter l'écoute d'appels crépitant quelquefois tous ensemble. Au CAP par contre, presque chaque jour j'apprenais du nouveau. Et c'était gratifiant de penser que ces fiches — j'en ai rédigé environ 10.000 — pouvaient rendre service aux responsables de la réponse à l'appel toxicologique. Progressivement, j'acquerrais une sorte de compétence, et je pouvais aider l'étudiant de garde chargé d'effectuer les premières recherches. Pour diverses raisons, il m'est arrivé maintes fois de répondre d'emblée moi-même au téléphone, en me faisant toujours contrôler ensuite par le médecin de garde. Certaines questions revenaient en effet assez souvent pour que je puisse donner sans peine la solution. D'autres fois il fallait chercher, longuement, à plusieurs et à travers une masse de documents pour satisfaire le demandeur. Bizarrement, tout ce temps s'est écoulé pour moi à l'hôpital sans grand contact avec les malades, puisque mon travail ne m'y autorisait guère. Je partageais des journées entières surtout avec des étudiants en médecine de 5^e année et au-delà. Souvent ils préparaient leurs examens en silence, ou profitaient de leur stage au CAP pour acquérir des notions de toxicologie, ce à quoi je les aidais de mon mieux. Je rencontrais aussi des agents hospitaliers de tous grades : aide-soignantes, infirmières, secrétaires, manipulateurs-radio, surveillantes, médecins, sans oublier les ambulancières de la Croix-Rouge affectées au SAMU... Au fil des ans se tissaient des liens plus ou moins profonds, autorisant de vrais échanges.

IDENTITE

Dès le début, on a su que j'étais prêtre sans même que j'en parle. On m'appelait de toutes les façons : « Monsieur Favrel », « Favrel », « Michel vous », « Michel tu ». Les jeunes me donnaient du « mon père » par plaisanterie, sans doute parce que j'avais manifesté que cette dénomination me déplaisait, tant je souhaitais me démarquer de tout paternalisme ou cléricanisme. Mais j'ai toujours tenu à signifier mon appartenance à l'Eglise, sans hésiter pour autant à exprimer mon désaccord avec telle ou telle position officielle. Je constatais le souci de ceux qui me rencontraient au travail de savoir s'ils avaient affaire à un « vrai prêtre », comme ils disaient, c'est-à-dire en accord avec la hiérarchie. Ils se demandaient parfois si je n'étais par un marginal opérant à son compte. Il me fut bien agréable de fournir souvent la preuve du contraire, par exemple en célébrant le mariage d'une ambulancière avec un kiné : on s'était connu pendant des mois, on s'était parlé à la radio, on s'était quelquefois « enguirlandé », on était copains. Ce mariage fut certainement l'un de ceux que j'ai bénis avec le plus de joie. Il y eut aussi cette employée toute simple qui était ennuyée pour le baptême de son gosse : il ne me fut pas bien difficile de débrouiller l'affaire. Je ne m'ingéniais pas pour autant à tout bénir. Il m'est arrivé aussi de faire réfléchir de jeunes médecins sur les actes religieux qu'ils me demandaient d'accomplir sous la pression des familles. De longues conversations permettaient parfois de prendre des décisions plus honnêtes, respectueuses des uns et des autres. J'étais heureux de pouvoir montrer que cette Eglise, qui m'envoyait au travail, était bien la même que celle à laquelle on s'adressait encore à l'occasion de quelque grand événement de la vie. Et c'est précisément pourquoi j'ai toujours tenu à participer au ministère paroissial traditionnel, au sein d'une équipe sacerdotale dont les membres partageaient les mêmes options de fond. Nous avions le souci commun d'un certain visage d'Eglise à manifester, et nous souffrions de constater que, pour bien des gens, ce visage ressemblait davantage à un Picasso qu'à un Giotto... Avec peine, j'ai dû m'entendre dire que nous les chrétiens nous avons des pions partout et que nous cherchions à gagner sur tous les tableaux. Et n'est-il pas vrai que l'on pourrait souhaiter plus de cohérence évangélique dans la vie de notre Eglise, c'est-à-dire dans la vie de chacun des chrétiens, quelles que soient d'ailleurs leurs responsabilités sociales ou ecclésiastiques. Pour ma part, cependant, je n'ai cessé de proclamer que je restais attaché à cette Eglise, pour la simple raison que ce que j'ai reçu d'elle passe infiniment ce qui m'y insupporte.

Dans les frottements quotidiens qu'impose l'activité professionnelle s'opère un décapage du personnage sacerdotal. On se sent aller vers un autre style de bonhomme. Plus d'ornements, mais la blouse comme les collègues ; plus de fonction d'autorité, du moins de type sacramentel comme la « présidence » de l'Eucharistie ; une situation modeste et longtemps précaire. Plus profondément, j'apparais comme un homme parmi d'autres, avec son âge d'autant plus évident que je travaillais au milieu d'une majorité de jeunes, et avec son caractère aussi, plutôt épineux... Dans ces conditions, pas de masque qui puisse tenir bien longtemps. Tout le monde est au courant de mes accès de rogne, plus ou moins justifiés. On rit de ma manie de l'ordre et du rangement. On connaît mes « dadas », comme le respect des équipements collectifs pour lesquels je ne manque jamais une occasion de « prêcher » ! Mais il arrive aussi que l'on me reconnaisse le goût du travail bien fait, où se mêle avec une vague admiration un soupçon d'amusement pour ma « naïveté ».

Ainsi ne faisais-je plus guère figure de spécialiste du sacré que l'on vient trouver tout exprès pour un baptême ou un mariage, avec la révérence due à un notable. J'étais un travailleur parmi d'autres, un salarié, qui toutefois restait marqué par son sacerdoce, témoin les questions que l'on me posait sur la foi. Je me suis toujours efforcé d'y répondre. Jamais je n'ai voulu les devancer, « sortir ma marchandise », avant que l'on ne me provoque, mais pourquoi me serais-je tu quand j'étais sollicité ?

RENDRE COMPTE

Les questions sur la vie, l'amour, la mort, surgissaient dans un contexte de peines et de joies vécues ensemble, dans la fatigue nerveuse qu'inflige le travail, dans tout un tissu humain très simple et très vrai. Par ma présence, je donnais sûrement occasion à certains de s'exprimer sur ce qu'ils ne se seraient jamais avisés d'aller exposer à un prêtre de permanence en sa paroisse. S'en suivait une liberté et une franchise de langage dont un exemple pourrait être fourni, entre mille, par cet étudiant incroyant, et toujours très respectueux, qui un jour s'écria : « C'est la première fois de ma vie que je peux dire m... à un curé tranquillement ! ». De quelles vieilles rancoeurs ne se soulageait-il pas ainsi ?

Assez souvent, j'étais invité à rendre compte explicitement de mon espérance. Et par toutes sortes de biais ; par exemple au sujet d'émissions de télévision, où notre Eglise n'apparaît pas toujours sous son meilleur jour. Tout venait alors pêle-mêle : les

origines de la vie et la Bible, les voyages du pape et la politique, le célibat des prêtres et la confession, les sectes et l'Église... On m'objectait : « J'ai cru très profondément. J'ai été déçue par le clergé. J'ai maintenant acquis la conviction que la religion est fabriquée par les hommes. Mais ce doit être bon d'avoir une espérance... ». « L'homme n'est pas du tout libre : nous sommes programmés. J'ai connu en Algérie des tueurs-nés : ils étaient programmés pour tuer ».

« Ton Dieu, s'il existe, c'est un sadique : tu n'es jamais allée faire un tour en pédiatrie ? ».

« Le pape aurait mieux fait de se taire au sujet de la pilule, surtout qu'il n'y connaît rien ! ».

« Pourquoi laisser vivre des enfants qui ne seront jamais normaux, alors qu'il serait si simple d'intervenir à la naissance ? ».

Un jour le SAMU hospitalise en réanimation respiratoire une religieuse qui avait tenté de se suicider en s'ouvrant la gorge à coups de ciseaux. Sa supérieure vient la voir et laisser tomber, l'air très sec : « Elle est en pleine dépression ». Tout le monde, évidemment, prend le parti de la malheureuse, dont on explique le geste par tout ce qu'elle a dû subir au couvent. Et, à partir de ce fait, c'est toute la vie religieuse qui est contestée, radicalement.

Face à l'avalanche de questions, j'étais nécessairement rappelé à l'humilité : au travail on n'est pas en chaire... Néanmoins, je me suis souvent efforcé de lever certains barrages, de ramener à l'essentiel de notre foi, d'insister sur la différence à toujours faire honnêtement entre « ce que je crois » et « ce que je sais ». Il m'arrivait aussi de poser à mon tour la question qui me paraît fondamentale : « Croyez-vous que l'on puisse passer sa vie sans se demander une bonne fois, sérieusement : qui est Jésus-Christ ? ». Plus crûment, et avec un brin d'agacement, je lançais encore qu'un adulte ne pouvait raisonner toute sa vie, en matière de religion, à partir du catéchisme de ses 12 ans. J'enrageais en effet de constater que, pour certains, la foi se confondait un peu vite avec la débilité mentale.

A propos de l'éthique chrétienne, source permanente d'objections infinies, j'ai souvent fait valoir l'importance de la conscience qui décide en dernier ressort, face à la loi, compte tenu de toute la situation et de tous les éclairages apportés. Cet affrontement de la loi et de la conscience se produit en bi en des domaines : n'est-ce pas un aspect de notre infirmité humaine que d'avancer à tâtons vers la vérité ? Trancher dans l'absolu et l'abstrait, au nom des grands principes, est facile. Mais ce peut être

également solution de facilité que de se laisser guider par notre seule subjectivité. Pour surmonter l'antinomie possible entre loi objective et conscience personnelle, ne faut-il pas un effort de recherche loyale qui engage l'homme au meilleur de lui-même ?

Par rapport à la foi, ce qui m'a paru dominer dans la mentalité ambiante, surtout chez les jeunes, c'est une indifférence massive. Pas d'hostilité déclarée, sauf exception. Mais, en général, on se désintéresse du discours religieux. Bien sûr, dans le monde de la santé, il est difficile d'échapper aux questions de la souffrance et de la mort, mais l'espérance chrétienne me semble largement absente des esprits et des cœurs. Par contre, on tient à profiter de la vie au maximum, d'autant plus qu'elle est courte et menacée, d'autant que les études des futurs médecins sont longues, et pénibles au moment des examens. Alors « mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». D'où aussi un grand laxisme sexuel, avec une façon tout à fait narquoise d'entendre et de me répéter les positions intransigeantes de notre Eglise en ce domaine. Tel jeune anesthésiste me paraît un exemple typique de cette mentalité : joyeux compagnon, doué d'un sens du rythme extraordinaire, il fait la joie de tous, aimable, courtois, jamais morose. Il me déclare un jour dans un court dialogue sur la foi et le sens de la vie : « Tout ça c'est trop compliqué, il ne faut pas chercher à comprendre, je préfère jouer les amuseurs... ». Mais, une autre fois, il me demandera de baptiser son enfant.

ETRE AVEC

Par le travail, j'étais parfois invité à participer au plus profond de l'existence des autres qui, spontanément, s'ouvraient à moi avec une étonnante confiance. Tel cet étudiant en médecine qui voulut me faire partager sa joie d'avoir assisté à la naissance de son fils. Des bébés, il en avait bien vus en pédiatrie, mais le sien ce fut autre chose ! Il me dit à peu près ceci : « Le fait de vivre avec ma femme son accouchement a renouvelé notre amour. Quand j'ai vu sortir le petit, quand on l'a posé sur le ventre de sa mère, quand elle a ri en pleurant, quand elle m'a embrassé, j'ai vécu les plus belles heures de ma vie... ». Il y avait aussi les heures de peine, comme pour cette jeune fille qui me confia un jour brusquement : « Je connaissais un garçon et nous avions formé des projets d'avenir. Il vient de se tuer en voiture. Que se passe-t-il après la mort ? ». Un jour de Noël, dans un terrible accident, l'estafette du SAMU relève trois blessés et quatre morts, d'entre lesquels on retire encore une petite fille de huit ans grièvement atteinte. L'équipe revient complètement atterrée, sans paroles.

Plus tard, il sera question de ce « carton » qui aura marqué profondément gars et filles.

Que de confidences reçues sur les mariages et aussi, hélas ! sur les séparations. On savait, et d'ailleurs on me disait, que je ne jugerais pas. Je m'efforçais seulement de faire réfléchir, pour que la décision soit prise dans la meilleure lumière possible. Souvent, il me suffisait d'être à l'écoute de l'autre et survenaient de surprenantes déclarations, comme celle de cet étudiant paisiblement athée : « Je plaisante, je raconte des histoires, mais au fond rien ne m'intéresse dans la vie, pas même la médecine. Rien ne me paraît valoir la peine d'être vécu. Je ne vois vraiment pas de sens à la vie. Vous, il me semble que vous en avez un ». Et du même : « J'étais bien tranquille dans la liquidation de ma foi, et je vous ai rencontré ici. Sans me poser aucune question, voilà que vous m'en posez par votre seule présence... ».

J'ai connu bon nombre d'étudiants étrangers, notamment maghrébins ou libanais. Et aussi des français d'origine juive. Quelques-uns étaient profondément croyants d'autres en recherche, la plupart carrément agnostiques, voire athées. J'entends encore A., musulman convaincu, me demander un jour : « Mais enfin, le christianisme, c'est quoi ? ». J'ai même pu discuter avec une étudiante juive, seule de toute sa famille à s'être convertie au catholicisme... Beaucoup exprimaient leur horreur du fanatisme et leur crainte d'un retour de l'intégrisme religieux. Bien sûr, les événements politiques retentissaient sur eux, ainsi que les attentats racistes. Quelle richesse que ce microcosme !

Avec les médecins mes relations furent, dans l'ensemble, plutôt faciles. De nombreux dialogues sur tous les sujets donnaient lieu à des échanges souvent anodins ou amusants, mais parfois plus tendus. Par exemple, on comparait cliniques privées et hôpitaux publics, pour reconnaître que l'hôpital est préférable dans les cas urgents, et la clinique pour bénéficier d'un environnement plus humain. Tel médecin pouvait parodier l'accueil au bloc d'urgence : « C'est le fémur qui est arrivé ! », « Où est donc l'humérus ? », « C'est une rate ! ». Et tout cela, à la criée, devant les blessés... Il nous arrivait de parler plus sérieusement. On se trouvait d'accord pour estimer le livre de J. Monod bien péremptoire dans ses conclusions. On l'était moins pour apprécier l'aggiornamento de l'Eglise réalisé par le Concile. Il m'était objecté que c'était une aberration de voir des prêtres prendre des positions de gauche, et cela jusqu'en chaire... Les discussions sur le marxisme soulevaient bien des passions : n'était-il plus incompatible avec la foi chrétienne par son athéisme radical ? J'essayais de faire en-

tendre que, pour bâtir un monde plus juste, chrétiens et marxistes pouvaient mener des actions communes. Un jour, je me suis fait remettre à ma place vertement pour avoir osé m'en prendre à la « féodalité médicale ». Je me suis vu répliquer : « Ne jugez pas. Vous êtes bête. D'ailleurs vos paroles et votre comportement font perdre leurs convictions chrétiennes à ceux qui en ont encore... ». Sur le coup, je fus atteint en plein cœur, puisque j'étais « passé au travail » pour vivre mon sacerdoce dans le « partage de vie ». Mais ensuite, j'ai réfléchi et je me suis bien rendu compte qu'il ne m'était pas facile de tenir modestement mon rang de travailleur subalterne, sans essayer de tirer davantage de mon passé et de ma culture.

SYNDICALISME

Par le travail j'ai découvert, bien mieux que dans les livres, les problèmes de justice sociale, d'horaires, de salaires, d'avenir professionnel. Je saisisais sur le vif, par exemple, que les ambulancières ne pourraient indéfiniment continuer leur « cirque » jusqu'à 55 ans. J'ai perçu, au fil des ans, la difficulté croissante pour les étudiants en médecine de prétendre s'installer « au pays ». Je mesurais l'inégalité des charges de travail pour les divers personnels du monde hospitalier : les moins gradés, les moins payés se trouvant, comme par hasard, les plus accablés de besogne.

Je me suis inscrit à la CFDT, surtout parce que, à mon avis, ce syndicat était celui qui se préoccupait le mieux des plus bas salaires. Mais je n'ai jamais eu le goût, le tempérament militant. Je me forçais un peu pour participer à des réunions, lire la littérature syndicale, distribuer des tracts, collecter des cotisations, défiler en « manif » dans les rues de Toulouse... J'ai perçu la difficulté de ce travail syndical dans l'indifférence quasi générale. Peut-être me trompè-je, mais le milieu hospitalier m'a semblé se prêter particulièrement mal aux revendications les plus légitimes. Par contre, je suis sûr que les rivalités, les divisions entre syndicats se révélaient fort néfastes. Combien de fois les collègues ne m'ont-ils pas opposé ce simple raisonnement : « Quand vous, les syndiqués, vous serez d'accord, on commencera à s'intéresser à vos discours. ». Prétexte pour ne pas s'engager ?

Moi-même je me suis progressivement détaché de ce type d'action : je n'en suis pas trop fier... Quand il m'a paru évident que j'étais l'objet d'une discrimination injuste, j'ai préféré discuter moi-même, et seul, avec l'administration, plutôt que de recourir à la démarche syndicale. Evidemment, je me suis heurté aux sacro-saints règlements en vigueur, mais quelle satisfaction de pouvoir argumenter avec une sur-

veillante générale, voire un chef du personnel, sur l'auxiliariat à vie et l'exploitation qu'il favorise dans toutes les administrations de France et de Navarre !

CONCLUSION

Je serais navré que ces quelques pages puissent faire illusion. Il faut bien le reconnaître : la plupart du temps, il ne se passe rien d'extraordinaire au travail. Les heures coulent dans la monotonie de la besogne quotidienne ; pas de rencontre importante, pas de dialogue, ou des propos apparemment insignifiants. Rien, semble-t-il, qui ait quelque rapport avec la foi. Je me posais la question : « Qu'est-ce que je fais là, moi, prêtre de Jésus-Christ ? ». Ce qui m'a fait persévérer, c'est l'encouragement d'autres prêtres, au travail ou non, et la constante réflexion menée en équipe. Nous nous disions : l'Eglise est présente aux hommes d'une façon nouvelle par cette insertion dans le monde de l'activité professionnelle. Nous ne partons pas en croisade. Souvent, nous nous taisons et nous partageons la peine, l'agacement de la journée de huit heures, jour après jour, mois après mois. Je ne fais pas semblant de travailler ; je ne me livre pas à une expérience pour écrire un bouquin. Je ne suis qu'un homme avec des hommes, un prêtre descendu de son piédestal, exposé aux critiques, plaisanteries, capable de se fâcher et de se tromper. Malgré tout je m'efforçais avec plus ou moins de bonheur, de me montrer patient, amical, compréhensif. J'aurais tellement voulu être signe de la tendresse de Dieu. Sans conférer les sacrements, j'aurais voulu être sacrement d'un « certain Jésus » que la plupart des hommes croient mort depuis longtemps et dont nous proclamons qu'Il est vivant.

(Pâques 1986).

Entre deux bercements une vie

Roland Vico.

Depuis des années, je gagne ma vie en fournissant des livres français à des institutions étrangères, bibliothèques, universités. Peu à peu, le livre et les gens du livre envahissent mon existence. Ma tête se peuple de titres, de visages de bibliothécaires ; des liens se nouent. Au fil des années, les sujets foisonnent et se croisent. D'un bout du monde à l'autre, des bibliothèques se font comme des signes mystérieux. Pendant six mois, l'Australie travaillera un secteur ; sans prévenir Baltimore prend le relai, défriche le même terrain ; puis ce sera Oxford ou Nimègue, avec subitement une dérive, une allée nouvelle, le paysage sous une autre lumière et le relief qui change sous mes yeux.

Cette multitude d'ouvrages touchant les sciences humaines et la littérature finit par vous imprégner. Certains jours l'impression de vertige et de drogue s'impose ; la sensation d'avoir dépassé un seuil d'assimilation. Mais lorsque tout va bien, c'est l'occasion de bonheurs imprévus et pétillants. Tous ces chemins de recherches que les bibliothèques du bout du monde tracent dans la culture française, à leur insu, se croisent sous mes yeux. C'est l'heure des rapprochements jamais entrevus, des éclairages inattendus sur un sujet, et tout cela s'installe dans mon propre monde intérieur, y jette des taches de lumière. J'ai déjà récolté des poignées d'heures joyeuses, cadeaux offerts par le livre, et plus souvent encore par les gens du livre.

J'ai longtemps travaillé pour une dame, bibliothécaire d'un institut très spécialisé d'ethnologie des Etats Unis. Ses commandes étaient souvent impossibles. Je la soupçonnais de dénicher ses titres français dans des recensions intérieures d'instituts étrangers. Toutes ces compilations intermédiaires brouillaient les pistes. D'autre part, ces ouvrages ressemblaient plus à des lettres confidentielles qu'à des livres ; bulletins

intimes que les instituts échangent entre eux sans pratiquement aucun support commercial. Alors il faut se faire chasseur et trouver l'enthousiasme aux plaisirs de l'affaire.

Le premier plaisir, bien sûr, c'est la capture, la brochure qui vous passe dans les mains et dont il faut pourtant se dessaisir. Le deuxième plaisir est civique : un peu d'érudition française va briller, au loin, dans quelques rayonnages. Le troisième plaisir est partagé... car je devine la joie de toutes ces miss charmantes et têtues. Ces bibliothécaires émérites chassent, elles aussi, avec passion les livres impossibles. Je ne m'exalte pas sans preuves. Certains livres fournis sont entourés de toute une correspondance, avant et après, pleine d'érudition, de charme et d'attentions.

Donc j'ai longtemps travaillé pour une dame d'un institut d'ethnologie. Pour m'encourager, elle m'avait jeté sur le papier, dans son américain décontracté, que j'étais, à son avis, ce qu'il y avait de mieux après les vins français. Mais cette miss voulait pour son institut les comptes rendus photocopiés d'un groupe de travail de chercheurs. Le sujet touchait à l'ethnologie à partir des traces de l'habitat à l'époque préhistorique, avec bien entendu deux ou trois titres possibles et une pléiade de participants.

Le premier plaisir, bien sûr, c'est la capture. On ne résiste pas à la curiosité. Ce photocopié réunissait les communications faites dans le cadre d'un séminaire consacré aux traces de la vie collective à partir des sites proches de la préhistoire, deux ou trois pages par site, concises, serrées, tendues comme un compte rendu de chirurgien.

Voici une tombe collective : un homme, une femme, tête-bêche ; entre eux un enfant d'environ trois ans, l'enfant dans le sens de la femme, sa tête calée par des cailloux, tournée vers la femme, posée sur son épaule ; le visage de la femme tourné à son tour vers l'enfant, la jambe gauche de la femme repose sur le bras de l'homme. Pas de désordre dans les ossements ; simultanéité des trois inhumations, l'enfant déposé le premier, les visages ont été orientés volontairement. Les corps sont disposés en extension, c'est nouveau ; image d'un groupe traversant la mort, avec une autre symbolique le repliement du fœtus plein de nuit et de solitude. Avec les fragments d'une amphore bichrome se trouve une bouteille cananéenne, sans doute brisée rituellement. Ces vestiges indiquent l'époque de l'inhumation faite il y a près de 4000 ans.

Alors, au delà de la sécheresse du compte rendu, les images qui arrivent, les mains bienveillantes qui disposèrent les corps, orientèrent les visages l'un vers l'autre, la jambe de la femme au creux du bras de l'homme, la main qui brisa le vase rituel... Des traces infimes de sentiments nous rejoignent à travers tant de siècles et de civilisations

effacées... Cette impression de traces encore brûlantes... secrète communion, malgré la distance, avec ces gestes si proches de la conditions humaine.

Cette fiche technique d'archéologie vient se planter dans mon propre monde intérieur. Dans le paquet d'années que la vie m'a déjà donné, j'ai côtoyé, moi aussi, ce dernier bercement pour les corps en détresse. Mais cette archéologie du cœur ne supporte pas le compte rendu, ni la confiance étalée.

Au delà de ce silence, je guette à travers les livres ce qui est communicable. Peu à peu, le vague souvenir d'une lecture de Malraux s'installe. J'ai dans un coin de ma tête, depuis pas mal d'années, une tache de lumière, un coin chaud, un assentiment... Je retrouve. C'est un passage des Antimémoires. Malraux, résistant, dans la région de Villefranche de Rouergue, vient d'être arrêté. Pas encore identifié, il pense qu'aussitôt reconnu il sera fusillé ; dernière nuit dans sa cellule... Et cet homme embarqué dans l'action, célèbre, chargé de responsabilité, est envahi progressivement par les seuls sentiments et les gestes du dernier bercement : « Je ne pensais pas à mon enfance, je ne pensais pas aux miens, je pensais aux paysannes athées qui saluaient mes blessures du signe de la croix... Il ne restait dans ma mémoire que la fraternité... Ce qui vivait aussi profondément en moi que l'approche de la mort, c'était la caresse désespérée qui ferme les yeux des morts ».

Méditation inattendue d'un homme plongé dans l'action jusqu'au cou, signe sans doute de quelque chose d'essentiel où s'enracine le phénomène humain. Malraux s'en est sorti. Il a replongé dans l'action, les grandes entreprises trépidantes. Chacun connaît. Mais peut-être que l'oraison funèbre pour Jean Moulin porte secrètement le souvenir d'une cellule de Villefranche de Rouergue. Paroles pour le corps outragé qui n'a reçu que les marques de la torture et, au delà des mots, cette musique de l'oraison funèbre, bercement pour un être broyé, voix pour fermer des yeux, incantation pour un corps abandonné.

Je pense aussi à Jeanne de Lorraine avec son corps de fille, de bonne cavalière ; son vrai corps de fille qu'elle devait protéger des mauvais gestes avec des habits de garçon, son corps de fille passé par le feu, les cendres jetées dans la Seine, le dernier regard de Jeanne... Ses yeux qu'aucune main ne ferma... Et les familles exterminées, pêle-mêle, avec les enfants, qui n'eurent pour dernier bercement que le vent et les nuages et pour tombeau le ciel d'Auschwitz.

Dans nos discours modernes, le visage de l'homme se dessine à travers les

combats pour la justice, la liberté, la dignité. Mais on a l'impression qu'il y a encore un ailleurs, qu'il flotte dans un autre registre et que des corps sans vie crient quelque chose de notre humanité au delà des grandes causes. Peut-être qu'au dernier regard de Jeanne répond la course éperdue d'Antigone ? Elle prend tous les risques pour entourer le cadavre de son frère des gestes de la communion humaine. L'appel des êtres dont les corps furent charnellement excommuniés de la fraternité vrille le cœur. L'air d'Auschwitz, impalpable, est en deuil pour toujours.

J'avais donc gardé le souvenir informulé mais chaud de cette évocation de la fraternité par Malraux. En retrouvant ce passage des Antimémoires, je fus frappé par une autre allusion. Dans sa cellule, lui est parvenu l'Evangile de Jean. En cette nuit qu'il pense dernière, il lit cet évangile. Or le récit de la fin du Christ commence justement par le geste d'une femme qui, avant la Passion, répand l'huile parfumée sur ce corps promis à la mort. Trois petites phrases des évangiles commentent ce geste avec des paroles du Christ : « Des pauvres vous en aurez toujours » (on voulait vendre le parfum pour faire des aumônes). « D'avance elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement ». « Partout dans le monde on racontera ce qu'elle a fait ». Et voilà que ces derniers mots je viens de les recopier à mon tour. Ils ont peut-être le destin de traverser les siècles ?

Dans le monde culturel de l'époque, l'évangile, à sa naissance, fait pauvre figure. Il apparaît comme la production d'une couche sociale peuplée de marginaux ou de déviants. Son grec a souvent l'humilité des mêtèques et des migrants. Pourtant l'image restera de cette femme répandant l'huile parfumée avant la fin tragique d'un condamné. Marie de Béthanie, avec son geste de fraternité évoqué dans un grec des colonies, prend place à côté d'Antigone.

Les universités étrangères me demandent souvent les volumes d'une série qu'on ne voit guère à l'étalage. Il s'agit de la série « Spiritualité Orientale » de Bellefontaine. Un jour, passe entre mes mains « La nouveauté de l'Esprit » de Paul Evdokimov. Je suis attiré par des réflexions sur la femme, une lumière rafraîchissante et originale, sans fébrilité ni récupération. Un mot m'accroche : Evdokimov parle des femmes « Myrrhophores ». Je plonge, hypnotisé par l'expression. Chez les femmes, explique-t-il, une secrète tendresse ne désarme pas, même aux heures d'extrême pauvreté. Aux heures de nuit, elles portent la myrrhe, le baume de l'ensevelissement, le symbole du dernier bercement. Malraux évoquait lui aussi ces paysannes athées qui saluaient ses blessures du signe de la croix. Elles étaient ses porteuses de myrrhe, femmes myrrhophores sur son propre chemin.

Croyant ou non, chacun sait la place du fait culturel chrétien dans notre civilisation, au moins pour notre partie du monde. Objectivement, tout part d'une prise de parole d'un petit groupe de gens qui affirme qu'un certain Jésus exécuté... Historiquement, un collectif se noue autour de ce témoignage et s'installe dans l'histoire. Mais, dans chaque évangile, l'approche de l'événement fondateur de la Résurrection n'aurait pas eu lieu sans l'entêtement de quelques femmes qui voulaient envers et contre tout donner les derniers gestes de la fraternité à un corps abandonné. « Le vendredi, Marie de Magdala et Marie, mère de José regardaient où on l'avait déposé ». « Le sabbat passé, elles achetèrent des aromates et, de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe... » Jean dit, lui, dans son évangile, que Nicodème apportait un mélange de myrrhe et d'aloès.

Importance du fait culturel chrétien, il nous vient de la prise de parole d'un groupe d'hommes qui prend position ; mais il nous vient aussi, dans un autre registre, de l'entêtement des femmes porteuses de myrrhe qui témoignent de cette mystérieuse fraternité aux heures de détresse. Des gestes venus du fond des temps rejoignent une heure fondatrice. Des gestes vieux comme le début de l'espèce humaine rejoignent celui que Paul appellera le Nouvel Adam.

Me passe entre les mains une foule de travaux qui touchent à l'apparition de l'homme. Peu à peu je me trouve fasciné. Mais, par la force des choses, que de tombes ! Les instants éphémères saisis dans les sites ne sont souvent que la dernière heure. Il faut beaucoup délirer pour guetter la première, celle du commencement d'un être. Un jour, je rencontre une dame, rien à voir avec mon travail. Nous échangeons ; parlons de livres, de la difficulté de trouver les parutions spécialisées, etc. Elle me confie qu'elle connaît ces problèmes. Elle est attachée de recherche, justement dans une équipe spécialisée de paléontologie. Son affaire, entre autre, c'est le genou. On devine l'importance de l'évolution du genou et son influence sur la station debout... Les répercussions de la station debout sur le développement cérébral, etc. Cette dame me signale des travaux et me met en alerte. Il suffit d'attendre, l'œil ouvert. Peu après, en effet, je découvre dans une revue un article qui fait le point sur les recherches autour du thème : hominisation et verticalité. Et voilà enfin les traces joyeuses du commencement d'un être. L'article explique les conséquences de la verticalité, les mamelles qui deviennent des seins portés haut sur la poitrine, le petit qui tête sous le visage de sa mère, les yeux qui se rencontrent, les corps qui se touchent, orientés déjà par les visages, caresses des regards, caresses des mains, autant d'harmoniques qui disent l'homme, l'éveil du cœur, l'accès à de nouveaux registres. Enfin quelque chose parle de l'apparition de l'homme sans passer par les restes d'une tombe. Je

pense toutefois à la tombe évoquée plus haut, l'enfant placé sur l'épaule de la femme, les visages orientés volontairement l'un vers l'autre... Commencement et fin d'un être exprimés en une seule fois, image d'un lien mystérieux entre ces deux réalités, début et fin d'une vie, dernier et premier bercement tout ensemble fixés depuis quatre millénaires.

La France produit une série rare et chère, recherchée par les universités. Je veux parler des prestigieuses « Sources Chrétiennes ». C'est le corpus de la production du milieu chrétien et judéo-chrétien pour les premiers siècles, introduction, texte, traduction, note... Le bel outil ; plus de trois cents volumes déjà réalisés avec constance et sans tapage. Les historiens spécialisés attendent les parutions. En effet, pour ces temps concernés, les témoignages écrits de la société civile émanent des classes dirigeantes et n'évoquent que les préoccupations politiques ou culturelles des grands. Par contre la production du milieu chrétien, par la force des choses, fourmille de détails populaires : faut-il aller aux jeux ? être gladiateur ? Les enfants, les femmes, les passions, le métier militaire, les nouveaux nés qu'on ne doit pas jeter, la prostitution, le commerce des viandes après les sacrifices, etc. Autant de sermons, autant de diapositives sur la vie populaire. Les historiens d'aujourd'hui, soucieux de situer les événements dans leur environnement culturel, ont tout de suite reconnu l'intérêt des Sources Chrétiennes, indépendamment d'une recherche religieuse.

En fournissant ces volumes je me souviens d'avoir entrevu un commentaire d'évangile. On y parlait de la vie du Christ, tendue, haletante, sans cadeau, marquée de pauvreté, sans une pierre pour reposer sa tête. Puis tout à coup il est rappelé qu'il y eut cependant un geste de fraternité au moment de sa mort ; pour son ensevelissement un homme donna son tombeau. Il fallait qu'à cette heure, au moins, la communion humaine se manifestât ; et le commentaire rebondit, signale qu'à sa naissance aussi il eût des cadeaux au passage des Rois Mages... C'est vrai pour chacun, en plus des avatars de la vie quotidienne et au delà des agitations, l'existence s'inscrit entre ces deux moments de pauvreté, corps sans défense de l'enfant nu... et de l'être sans regard du dernier jour. Quelque chose de la condition humaine s'exprime lorsque la fraternité entoure ces deux instants d'une vie, premier et dernier bercement pour un passage.

L'approche de ces réalités relève des philosophes et autres anthropologues ; affaire de spécialistes. Reste la poésie ou la mystique, comme on voudra ; et le droit de faire son pain au quotidien. Ainsi, les femmes porteuses de myrrhe pour un corps abandonné marchent du même pas que les Rois Mages en route vers l'enfant nu. « Puis ouvrant leurs trésors ils lui donnèrent l'or, l'encens et a myrrhe ». Les vieux commentaires

disent : L'encens c'était pour Dieu, l'or pour le Roi, mais la myrrhe c'était pour l'Homme. « ... auro rex agnoscutur, homo myrrha colitur ». La myrrhe, symbole de la condition humaine, charnelle. La myrrhe, caresse et détresse, le parfum pour une présence en plus ; la myrrhe premier et dernier bercement pour un corps en transit.

Les chercheurs étudient l'apparition de l'homme. Ils explorent toutes les directions, l'outil, la main, le genou, la verticalité, le larynx et la parole. D'un bout du monde à l'autre, les universités traquent les mémoires, les communications, les séminaires. Ces travaux avancent, loin des fanfares de la publicité. On a le sentiment qu'il faut cet acharnement de terrassier pour qu'un diamant émerge et qu'il ne brille qu'après toutes ces heures d'érudition têtue. L'attitude des hommes vis-à-vis du corps de l'un des leurs est un des secteurs de recherche. Ces deux moments de fraternité qui accompagnent le début et la fin d'une vie, deux instants de nudité, nous parlent de l'espèce humaine. Curieusement, ces travaux savants rejoignent l'imaginaire des peuples... l'or, l'encens et la myrrhe, les Rois Mages et les femmes myrrhophores.

A ce propos, il faudrait avoir l'impertinence de retourner une pensée de Pascal. Il dit en effet en parlant de la condition humaine : « Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus Christ. Hors de Jésus Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes ». Risquer l'audace de dire l'inverse, de dire que l'approche de l'homme par les chercheurs dit aussi quelque chose sur l'univers culturel judéo-chrétien ; sur l'évangile, pour parler simplement. Pour ma part, il a fallu le défilé de ces communications spécialisées pour apercevoir la présence, dans le récit chrétien, de l'une des caractéristiques fondatrices de l'espèce humaine, les gestes autour du corps. Il me fallait ce grand détour pour découvrir que les Rois Mages, au delà de l'usage folklorique, faisaient signe aux femmes porteuses de myrrhe et qu'ils rejoignaient quelque chose de profond dans chaque existence. Mais, tout compte fait, c'est bien de la naïveté que de vouloir retourner une pensée de Pascal et peut-être voulait-il dire que l'or, l'encens et la myrrhe parlaient de l'homme depuis longtemps, qu'il s'agissait d'un signe aux temps de nudité et non de quelque impérialisme culturel.

Ainsi, notre vie s'inscrit entre ces deux instants de nudité. Des traces de notre humanité se devinent lorsque ces deux moments de l'existence se colorent de fraternité. Curieusement, dans les jours sans pouvoir ou dans les heures d'abandon, le visage humain apparaît. Images émouvantes... propos mineurs à réserver pour les jardins secrets. Peut-être ?

Reste cependant l'enracinement de ces réalités au plus profond des êtres, cette

onde de choc qui n'en finit pas de vibrer et de rejoindre les corps de passage. Des êtres, douloureusement frustrés des premiers bercements, guettent dans les petits matins la venue des Rois Mages. Des peuples sont en deuil, hantés par des cauchemars où défilent des cortèges d'hommes, de femmes et d'enfants nus. Les Tchèques, en août 68, dans les tempêtes de l'histoire, prenaient le temps de fleurir la statue de Jean Huss, geste de fraternité pour celui qu'on avait passé par le feu, combat pour une modernité et racines souterraines. Alors... pour la tendresse des chairs, pour la fragilité, pour la détresse... des fleurs à la rigueur ? A voir... car autour de ces bercements, des destins personnels trouvent leur axe ; des patries se dressent ou revivent ; dans les cœurs ou chez les peuples un ressort d'acier se tend.

Entre ces deux moments de nudité, sommes-nous voués à l'arrogance, aux armes, aux batailles... viols et séduction ? C'est souvent notre lot commun. Et puis, un jour, dans l'existence des hommes, arrivent, nus, désarmés, un cœur, un corps, une famille, des gens, un peuple. Voilà qu'on approche d'une fragilité sans défense ; que rien n'est à prendre par force et que les Rois Mages dans un coup semblable ouvraient leur trésor. Ces temps désarmés sont des paris fous qui parlent de l'espèce humaine et de notre propre nudité. Et, si le rayonnement de la bienveillance et de la fraternité n'éclaire pas ces heures là, le dévoilement des cœurs va engendrer un épouvantable gâchis.

Littérature, bons sentiments, faut-il sortir son révolver ? Pour moi, je plonge à nouveau dans mes sous-sols et chausse mes lunettes. Ce soir... demain... va passer entre mes mains, pour partir au bout du monde, tel colloque, telle revue, tel mémoire. Ils parleront de l'humanisation. Ils évoqueront le lent redressement de l'homme et de la femme, la folie de tenir au sol par l'infime surface des pieds, la folie plus grande encore de porter debout dans son sein des petits. D'office dans une telle position ils seront prématurés. Leur cerveau bloqué par le bassin n'est pas fini et au lieu d'arriver bourrés de réflexes, ils vont vagabonder à la dérive. Leur tête inachevée, qui ne sait que têter, va engranger les sourires allumés, les caresses, les cris-messages, la douceur de la peau. Deux corps séparés vont poursuivre une curieuse gestation. Pour une naissance qui dure, cette distance et cette altérité qui ont tous les aspects de l'handicap sont en fait une promesse pour des possibles inattendus. Au lieu d'un bébé-tueur à la gachette automatique, va continuer de naître un chercheur de caresses, de regards, un guetteur de cadeaux, de messages.

Dans l'espèce humaine, le destin s'enclanche, les mains quittent progressivement le sol et les branches, deuil des griffes, douceur des paumes, agilité des doigts, outil et trait, geste et caresse. Au lieu d'aller, la gueule tout par devant avec les crocs pour

premier contact, et juste derrière, les yeux à l'affût pour la prise et l'attaque, voilà qu'il se dresse avec la bouche, les lèvres et les joues, l'agilité de la face, l'expression et le sourire. Les yeux deviennent regard plutôt que lunettes de tir. La voix trouve son chemin, la bouche la travaille au passage. Des visages désarmés s'allument l'un à l'autre avec des lèvres pour tenter une parole ou pour y tendre la joue. Les corps se dressent en vis-à-vis et offrent le plus fragile en premier, la poitrine et les seins, le ventre... Au lieu de ne miser que sur la raideur du dos et le bouclier des omoplates. C'est le pari d'une espèce en quête de communication, en quête d'un bonheur qui passerait par les autres et d'un contact fraternel qui ne viendrait que dans le risque d'une nudité essentielle. Utopie des corps ou vieux message au cœur de l'espèce ? Lumière peut-être pour la parole qui nous reste en travers de la gorge, révoltante et lancinante : « Qui te gifle sur la joue droite, tourne-lui aussi l'autre joue ». Le visage à découvert qui ne veut pas se dérober témoignerait pour l'entêtement de nudité, signe de l'humain dans le règne animal. Mais se tenir nu, sans crocs ni griffes, nous met le cœur en bascule, la tête toute chavirée. Un vieil instinct nous taraude : repartir à quatre pattes, la gueule tout par devant, le dos raide sous l'épaisseur du cuir, les yeux comme des meurtrières...

Au livre de nos genèses, un homme et une femme, en détresse, se tiennent dans les premiers matins. Leurs yeux se sont ouverts sur un destin de nudité. « Alors ils virent qu'ils étaient nus ». Aux carrefours, des porteurs de cadeaux croisent des tueurs. Dans quelque négro spiritual, des anges pleurent aux portes du Paradis car ils voient déjà les gardes d'Hérode, égorgeurs des Saints-Innocents, marcher sur les pas des Rois Mages.

A partir du compte rendu de fouilles évoqué au départ nous avons voyagé. La démarche n'est pas toujours assurée ni légitime. Il est souvent dangereux de côtoyer la retenue et la pudeur des chercheurs. Mais l'imaginaire, le monde intérieur ont aussi leur droit à la vie. Le compte rendu rigoureux et technique qui décrivait cette tombe collective se terminait quand même par cette phrase : « ... On aurait là peut-être entre le cas du groupe et celui de l'individu isolé un exemple de cellule familiale au sens strict et, de surcroît, si l'on se rappelle la mise en place de la mère et de l'enfant, le signe visible de ce qui est réputé la chose la plus insaisissable pour la recherche archéologique : un sentiment... le sentiment maternel ».

et anticipation d'un monde meilleur le Rock

Jan Koenot

professeur de philosophie, éducateur de jeunes et qui participe à un groupe rock.

Pierre Tripier. Nous allons essayer ensemble d'approcher le monde du rock, sa signification dans l'univers des jeunes qui nous intéresse actuellement. Nous allons suivre le plan que vous avez retenu et je vous cède la parole pour votre première remarque.

Rêve

*Printemps 85,
le Service
« Incroyance Foi »
publiait
« Spécial Jeunes »
numéro 2
sous le titre
« Jeunes et adultes,
s'inventer
un avenir commun »
(Incroyance et Foi, SIF,
8, rue de Saint-Simon,
75007 Paris).
Nous avons retenu
de ce numéro l'interview
de Jan Koenot,*

Jan Koenot. Le mot rock a pris maintenant une signification très large, recouvrant beaucoup de tendances musicales différentes au sein de la musique populaire contemporaine. Surtout, il y a plusieurs façons de le vivre, comme musique de fond, de divertissement, de

danse ou vraiment par passion pour la musique en elle-même. Il y aurait en ce moment environ 25 000 groupes de rock en France. Ici, on considèrera le phénomène rock dans sa globalité sans faire au départ trop de distinctions.

D'accord. Alors, au-delà de cette première remarque, vous aviez souhaité évoquer l'explication économique qu'on peut donner du phénomène culturel du rock.

C'est une explication assez courante. On part de l'idée que le système capitaliste a tendance à créer constamment des besoins nouveaux et voudrait, en l'occurrence exploiter le marché des jeunes. En effet, il y a le rock-business, avec sa publicité, ses contrats énormes avec les groupes, les liens de l'industrie du disque avec les radios, les magazines, les organisateurs de concerts. En outre, le star system est un peu le reflet du système capitaliste qui encourage la rivalité et la concurrence. Mais, ici, il faudrait apporter deux nuances. Premièrement sur le plan historique : l'industrie n'a pas inventé le rock ; elle s'est jetée dessus après avoir surmonté quelques appréhensions et entrevu des profits possibles. Deuxièmement, il reste le paradoxe que le rock comporte un refus du système établi, exprime une insatisfaction, une révolte. Ainsi l'industrie capitaliste est amenée à produire

une musique dont en fin de comptes la visée serait anti-capitaliste.

Peut-on faire une analyse sociologique des jeunes qui sont touchés, puisque tous ne sont pas des amateurs de rock ?

La sociologie s'intéresse aux facteurs qui ont fait de la jeunesse une classe sociale bien définie : conditions matérielles améliorées, scolarisation prolongée... Elle étudie le phénomène des sous-cultures. Dans le monde des jeunes, on peut distinguer globalement entre les « fous du rock » et les autres. Puis, parmi les premiers, on va découvrir de nombreuses sous-divisions, marquées chacune par des comportements sociaux caractéristiques et un goût musical correspondant. Il y a les punks, les skinheads, les rastas, les hard-rockers, les rockabilies, les funky, etc. Les sociologues cherchent des corrélations entre, d'une part, l'appartenance à une de ces catégories, appelées parfois « tribus », et, d'autre part, le milieu familial, la formation intellectuelle, l'âge, le sexe. Chez beaucoup de jeunes, le goût musical est très éclectique et il est donc difficile de les classer dans des catégories bien définies. Mais il reste qu'à travers l'identité musicale qu'ils se donnent, les jeunes manifestent le besoin, propre à chaque homme, de différenciation sociale : différenciation externe, par rapport au monde des adul-

tes, et différenciation interne, par rapport aux autres jeunes à l'intérieur même de leur propre culture. Ainsi un hardrocker ne fréquente pas les mêmes lieux qu'un funky, s'habille autrement.

Est-ce qu'il y a une musique des Beurs, c'est-à-dire des étrangers de la deuxième génération en France ? Est-ce qu'il y a une musique de la classe ouvrière ?

Oui, il y a ce qu'on appelle le « rock arabe ». Quant à la classe ouvrière, beaucoup de groupes rock en sont issus. Mais l'essentiel n'est pas tellement l'origine sociale d'un rocker ; c'est plutôt sa capacité de rester sensible au sort des paumés. Je songe à Bruce Springsteen qui évoque leur vie dans des ballades très fines, très poétiques.

A la porte de Pantin, je pense que tous les styles de rock se succèdent et, de fait, ils attireraient une population jeune sûrement, mais toutes classes sociales et origines ethniques confondues.

C'est cela. Il reste qu'il y a des publics plus fanatiques, trouvant leur identité dans l'attachement farouche à un groupe ou à un style précis, à l'exclusion de tout autre. C'est ainsi que se constituent les « tribus » dont on a parlé, mais qui ne touchent évidemment pas l'ensemble de la jeunesse. Comme dans toute Eglise, il y a les adeptes convaincus et la masse moins fervente qui suit.

Du point de vue psychologique, quels types d'hommes cela donne ou risque de donner ?

Je voudrais faire un lien entre l'analyse sociologique et le niveau psychologique. La différenciation sociale suppose des mécanismes d'identification. Or il s'agit là d'une nécessité psychologique. Partons de la crise de l'adolescence qui, en gros, comporte deux mouvements : un désengagement vis-à-vis des parents et une reconstruction de l'identité propre en quête d'autonomie. Dans ce passage le moi affaibli a besoin de modèles auxquels s'identifier et d'images auxquelles rattacher ses phantasmes de jouissance, de liberté. Or la culture rock correspond assez bien à ce double mouvement, avec d'un côté sa dose de révolte et de l'autre l'omniprésence de l'idole, les sons surpuissants, les images qui nourrissent des rêves narcissiques : pensez aux jeux de scènes dans les concerts, aux vidéo-clips, aux magazines pour jeunes.

Le jeu de lumière...

On y reviendra. Seulement le rock n'est pas uniquement une musique pour adolescents. Nous vivons dans une société qui, selon Chr. Lasch, cultive le narcissisme, faisant de la jeunesse l'âge idéal plutôt que de la considérer comme un âge transitoire. Les symptômes de cette culture seraient, chez les adultes

comme chez les jeunes, une inflation du désir, une volonté d'autonomie, la multiplicité de miroirs. Chacun a besoin de retrouver son image dans l'autre, ayant des difficultés à accéder à une vie véritablement libre et adulte. Or, quels que soient les facteurs historiques qui ont conduit à ce type de société, ce qui nous intéresse ici, c'est que le monde rock est à beaucoup d'égards l'expression privilégiée de cette culture narcissique.

Pourriez-vous donner quelques exemples de ce que cela produit, d'une manière concrète, dans l'évolution d'un jeune ?

Un des effets est peut-être la pression énorme exercée par le groupe sur l'individu, la peur d'engagement durables, une façon de vivre les relations sexuelles. Il y a aussi tout un jeu de recherche de soi dans le rapport à l'idole. Cela devient concret dans le choix du vêtement, de la coiffure. Le jeune ayant besoin d'un appui pour affirmer son autonomie (paradoxe de la figure narcissique) s'accroche aux groupes qui l'inspirent. Il faut dire que souvent les groupes rock expriment des choses dans lesquelles les jeunes peuvent bien se reconnaître : l'amour et l'échec dans l'amour, la solitude, la soif de liberté, l'angoisse, la violence, bref, toutes les questions qu'ils rencontrent.

Y a-t-il, dans les paroles, une manifestation de rejet dans le monde, de l'univers adulte ?

Il y a certainement une insatisfaction envers le monde du travail et un rejet de ce qui, dans l'univers adulte, paraîtterne, absurde ou hypocrite.

Oui, mais vous, adulte, participant à tel ou tel rassemblement, observez-vous un phénomène de communication entre les jeunes ; ou bien est-ce qu'ils commencent d'une certaine manière dans une espèce d'hystérie collective où l'on casse tout, mais sans finalement d'échange verbal, si ce n'est l'accueil des paroles qui viennent d'ailleurs ?

L'échange ne se fait pas d'abord au niveau des paroles. Ce qui domine dans la communication serait davantage le langage du corps. Mais n'oublions tout de même pas que le rock est, par définition, une forme musicale. La communication s'établit à travers la musique. Vous avez raison de faire allusion à l'agressivité latente. Je crois du reste qu'il est important qu'il y ait de tels moyens dans notre société qui produit beaucoup de frustrations.

Vous vouliez ajouter un mot à propos de l'évolution de la culture occidentale ?

Je voudrais suggérer que l'émergence d'une culture narcissique a sa place

dans le développement de notre histoire occidentale. Avec l'ère industrielle, le rythme de vie s'est accéléré. On est passé d'une conception statique de l'univers à une conception plus dynamique. On a vu les philosophes s'intéresser davantage aux notions de l'histoire, du temps, de l'évolution. Seulement, alors que, jusqu'au siècle dernier, on admettait encore assez généralement que l'histoire a une orientation ou un but précis — songez à Marx —, la visée « eschatologique » s'est peu à peu perdue. Notre société, qu'on dit une société sans père, est en quelque sorte une société sans fils, sans futur. L'histoire se vit comme un mouvement perpétuel où ne compte plus que l'actualité. En schématisant, on pourrait dire que ce qui motive nos contemporains, ce n'est pas la fin des temps mais la faim du temps présent, la passion de l'instant. L'homme aujourd'hui a soif d'expériences fortes, d'événements sensationnels. Alors, il avale les flashes d'information, les spots publicitaires.

Ce n'est pas particulier aux jeunes.

Non, parce que justement la culture narcissique caractérise l'ensemble de notre société. Le monde rock est un reflet de cette société où tout devient spectacle, y compris la politique et même la religion. On cherche des moments de fascination, des images qui frappent. Dans

le rock, cette façon de vivre le temps comme un mouvement-spectacle perpétuel est très fort. Voyez, par exemple, l'importance du look, le déferlement continu de groupes nouveaux, la succession de modes, l'enchaînement quelconque de vidéo-clips à la télévision. Il s'agit toujours d'être « branché », d'être « câblé ». C'est cela qui compte.

Vous pouvez préciser ce que cela veut dire ?

J'insisterais sur le fait que les jeunes désirent vivre et sentir intensément qu'ils existent. Ils sont en quête d'expériences qui donnent ce sentiment. Si on va à un concert rock, tout ce qui précède, et tout ce qui suit, on n'y pense plus. On se précipite dans l'événement présent, on s'éclate, on vit. C'est-à-dire qu'on s'intègre dans le spectacle, on participe au mouvement qu'est la vie.

Est-ce que le rock est une espèce d'apparition un peu sans filiation avec d'autres phénomènes culturels antérieurs ?

Le rock, né dans les années cinquante, s'enracine dans des formes musicales antérieures : le Country et Western et le Rythm'n'Blues — une racine blanche et une racine noire, si l'on veut. Mais cette façon de vivre le temps comme un flux continu, et musical, se constate bien auparavant dans plusieurs domaines de l'art. On peut lire à ce propos les écrits

de Kandinsky (peintre abstrait, début du siècle). Pour lui, toute chose recèle une sonorité intérieure, l'univers est traversé par une énergie invisible, une musique, que tout artiste, poète, peintre, architecte ou musicien, doit essayer d'exprimer. Cette musique intérieure, universelle, ce serait la vie même de l'Esprit, animant la matière d'un mouvement sans fin. Ce qu'on désigne habituellement par « rock psychédélique » a incontestablement une parenté profonde avec cette vision du monde. Il s'agirait d'ouvrir notre conscience aux sonorités intimes de l'univers.

N'est-ce pas une traduction de l'absurdité de l'existence qui est en question là ? Il peut y avoir un sens, mais il est purement intérieur aux individus et purement fugitif et instantané...

Chez Kandinsky, il est question d'un mouvement qui transcende l'individu, celui de l'Esprit qui anime tout le cosmos. Par ailleurs, on peut interpréter plus subjectivement ce mouvement perpétuel de l'histoire, qui ne serait autre que le mouvement à jamais insatisfait du désir de l'homme. Ceci non plus ne traduirait pas nécessairement une absurdité, car c'est de cela que l'homme vit : il est fait de désirs. Même si on ne peut donner, dans cette optique, à l'histoire un but « objectif » comme l'élaboration d'un monde nouveau ou l'épanouisse-

ment de l'esprit, on peut y voir un sens à la vie, qui serait de vivre à fond le désir dont on est fait.

Sans doute, mais ce désir est, par définition, autonome, individuel. Quelle convivialité peut être possible ?

Je dirais que le désir n'est pas autonome au sens strict du terme, parce que le désir de l'un est conditionné par le désir de l'autre. Il y a là tout un échange. Pour que quelqu'un désire, il faut presque déjà qu'il soit désiré. Bien sûr, le désir est fait de contradictions. La vie de l'homme, l'histoire sont faites de conflits de désirs.

Il y a tout un problème de régulation sociale des désirs : n'est-elle pas niée en quelque sorte, ou bien ne risque-t-elle pas de dégénérer en un totalitarisme ?

Toute société invente spontanément des mécanismes de régulation. Ce n'est qu'après coup qu'on peut essayer d'en rendre compte théoriquement. Cela dit, un des dangers qui menacent notre société serait une disjonction assez radicale entre l'affectivité et la rationalité. Dans la mesure où le rock ne serait qu'une échappatoire, une façon de fuir le réel dans le rêve, il ne ferait qu'accroître cette rupture. Par contre, dans la mesure où il peut se développer comme

une culture, il pourrait contribuer à la surmonter. Par le rythme, la mélodie, les paroles, il dispose de plusieurs éléments grâce auxquels il s'adresse à la fois au corps, aux affects, à l'intellect, à l'esprit. Les grands groupes ou chanteurs rock réussissent à intégrer ces différentes composantes. Cela suppose une certaine maturité à laquelle tant les chanteurs que leur public ne peuvent s'acheminer que peu à peu.

A quoi repérez-vous cette maturation ?

Chez les groupes mêmes, dans l'expression musicale plus raffinée, plus construite ou différenciée ; chez le public, dans l'évolution progressive du goût musical.

N'avoir aucune finalisation d'histoire possible, cela donne-t-il autre chose qu'un discours de rejet ? Y a-t-il émergence de projets ? Du désir au projet, il y a peut-être des distances ?

Le rock oscille entre deux pôles. D'un côté le rejet ou, d'une certaine façon, la régression vers un stade plus archaïque de vie humaine où sont ignorées les difficultés, les différences : le retour au sein maternel, si vous voulez. Puis, de l'autre côté, la possibilité d'une maturation, ou ce que vous appelez une émergence de sens, de projet. Mais celle-ci ne se fera pas sous une forme théori-

que, verbale. Le rock, je l'ai appelé, est un langage musical, et c'est par la création musicale qu'il livre son message, son appel à la liberté et à la joie de vivre.

Dans le monde américain, Bob Dylan a joué un rôle politique certain dans la prise de conscience par rapport à la guerre du Vietnam.

Vous citez très justement Dylan, mais il y en a bien d'autres qui ont chanté contre la guerre du Vietnam, contre l'armement nucléaire, la violence sous toutes ses formes. Certains groupes en Angleterre ont donné des concerts gratuits pour les chômeurs. Récemment, plusieurs disques ont été produits bénévolement par des stars très à la mode en faveur des victimes de la famine en Ethiopie. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'un concert rock n'est jamais un rassemblement politique (même si des responsables politiques ont voulu le mettre au service de leur propagande électorale). Le rock n'offre jamais de solution politique, il pose des questions aux politiciens. Et parce qu'il provoque une prise de conscience face à certains problèmes, il peut avoir un impact sur les mentalités et amener, à terme, à un réel changement de mentalité. En outre, le rock a une dimension utopique. Il exprime le rêve d'un monde meilleur et anticipe sa réalisation dans des rassem-

biements géants. Le plus grand moment du rock a bien été le festival de Woodstock où plusieurs centaines de milliers de jeunes ont vécu pendant quelques jours une idylle. Au moins selon le mythe qui se transmet, ce fut un peu comme le paradis terrestre.

Quelque chose de fusionnel ?

En effet.

Ce serait peut-être le moment de passer aux structures religieuses ?

Si on se situe à un point de vue anthropologique, on peut reconnaître dans le rock des structures communes aux expériences religieuses, telles qu'elles se manifestent dans de nombreuses civilisations humaines. Dans le rock, on peut en retrouver au moins quatre éléments. D'abord le développement de rites et de symboles : le décor rituel des concerts (lieu, habillement, etc.) et les gestes : on chante, on danse, on bouge ensemble ; pour les symboles, il y a la flamme des briquets allumés dans l'obscurité, le jeu de lumière des projecteurs, les nuages de fumée où les idoles apparaissent un peu comme les dieux des mythes. Un concert peut être vécu comme une fête rituelle des fans du groupe.

Deuxièmement, on peut citer le désir de participation et de fusion : on fait sauter

les frontières du moi individuel, avec ses angoisses, ses inquiétudes : on se glisse dans un tout ; on se baigne dans une espèce d'harmonie cosmique.

Il y a, troisièmement, un certain mysticisme, une recherche explicite d'une dimension autre, d'un univers qui transcende la vie de tous les jours. De là l'intérêt, surtout dans les années soixante, pour les sectes orientales et, dans certains cas, le recours à la drogue. Une telle sensibilité pour une dimension qui nous dépasse se manifeste encore aujourd'hui chez de nombreux chanteurs, même s'ils refusent les religions positives.

Enfin, quatrièmement, il faut signaler le phénomène assez révélateur de la sacralisation des rock-stars. Ceux-ci sont perçus comme les médiateurs de l'énergie supra-individuelle qui passe dans leur musique. Ils deviennent l'objet de transferts équivoques où se mêlent vénération et agressivité. Ils incarnent l'ambivalence du désir et de la vie, avec ses forces négatives et positives, masculines et féminines, séductrices et destructrices. En cela, ils ressemblent d'abord aux boucs émissaires tels que René Girard les a décrits. Songez, par exemple, aux figures légendaires et ambiguës que sont Mick Jagger (des Rolling Stones), David Bowie, Boy George ou maintenant Prince, qui offre dans ses

concerts un mélange de phantasmes sexuels et religieux. Pensez aussi au meurtre rituel de John Lennon, l'un des Beatles, assassiné précisément par un de ses fans. Cela suggère tout un jeu de projections et d'imaginaire. Que conclure de ces structures « religieuses » ? On ne peut pas dire que le rock soit une religion au sens d'une relation aux dieux ou à un Dieu, mais bien qu'il se présente comme l'expérience d'une fusion avec l'énergie vitale qui transcende l'individu...

Qui transcende et qui rassemble...

... et qui rassemble les individus. Cela a quelque chose de sacré. Bien que le terme « sacré » fasse problème sur le plan théorique parce qu'il est difficile à définir.

Est-ce que cette dimension « religieuse » le rend incompatible avec la foi chrétienne ? Est-ce que ce serait une racine de la désaffection que nous avons retrouvée dans le premier cahier par rapport aux institutions religieuses, aux rites, à l'eucharistie ?

La foi chrétienne se situe à un autre niveau que le sacré : il y va d'un rapport qui nous appelle à l'amour, à la responsabilité pour l'autre homme. Le rock est-il contre la foi chrétienne ? Il inclut une croyance en l'énergie vitale

que certains appelleront une puissance divine, même si l'image qu'on s'en fait demeure très vague. Mais il n'est pas, dans l'ensemble, croyant au sens chrétien du terme. Il faut reconnaître que certains médias ont réagi contre le contenu religieux de quelques disques de Cliff Richard, de Bob Dylan ou d'autres groupes auxquels on reproche un « prêchi-prêcha socio-chrétien ». Et c'est important dans la mesure où ces médias risquent de manipuler les jeunes qui peuvent en arriver eux aussi à croire qu'il y aurait cette incompatibilité entre le rock et la foi.

Or, si on admet que le rock est un langage musical capable de transmettre des messages multiples, on se demande pourquoi il serait a priori incompatible avec une foi chrétienne, comme le pensent également mais pour des raisons tout à fait opposées certains journalistes de rock et des chrétiens qui n'y voient de la main du diable. Pourtant, il y a eu des messes rock comme il y a des messes de Mozart, et il y a des groupes qui expriment une inspiration chrétienne. Ainsi, par exemple, U 2, groupe irlandais dont les membres ne dissimulent pas leur foi en Jésus-Christ ; la foi les aide à vivre et leur donne une espérance qu'ils traduisent dans leur musique ; mais ils disent se sentir mal à l'aise dans l'Eglise comme institution.

On reconnaît-là un sentiment que beaucoup de jeunes partagent.

Et qui est aussi, pour une part, conflit de générations.

Oui, et conflit de langages. Si on est habitué à des expressions telles que le rock, certaines liturgies traditionnelles peuvent paraître...

Rébarbatives...

Distanciées, froides.

Quelques mots pour conclure ?

Le rock apprend beaucoup sur l'homme d'aujourd'hui. On a pu décrire notre société comme une barbarie à visage humain. Or le rock n'est-il pas, sous un visage qui peut sembler parfois un peu

barbare, l'expression de choses profondément humaines ? Je crois qu'il est, dans ses moments les plus poignants, les plus dignes, comme la littérature ou le cinéma, l'expression de ce qui fait le destin de l'homme : la vie, la mort, la guerre et la paix, l'amour et la révolte, le désir de vivre et la difficulté à vivre, autrement dit, cette longue marche de l'homme vers une lumière, peut-être, mais qui n'apparaît qu'au loin : To a light that's in the distance (U 2). Il serait utile d'aider les jeunes à ne pas seulement subir la musique qu'ils aiment, de chercher avec eux à découvrir les possibilités de sens qui, musicalement, s'y jouent.

Interview recueillie par Pierre Tripier.

Quelques références biographiques :

Frith, Simon, *The Sociology of Rock*. Constable, London, 1978.

Hoffmann, Raoul/Leduc, Jean-Marie, *Rock Babies. 25 ans de pop music*. Coll. Points Actuels. Le Seuil, 1978.

Kneif, Tibor, *Rockmusik. Ein Handbuch zum kritischen Verständnis*. Rowolt Taschenbuch, Reinbek bei Hamburg, 1982.

Salzinger, Helmut, *Rock Power over Wie musikalisch ist die Revolution ?* Rowolt Taschenbuch, Reinbek bei Hamburg, 1982, 2^e édition. Show-Biz. Les stard, les pros, les fans. Revue Autrement, n° 58, mars 1984.

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : **LETRE AUX COMMUNAUTES MISSION DE FRANCE B.P. 124 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex**

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● **Pour votre abonnement 1986**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | |
|---|--------------------------------|
| — Lettre aux Communautés ordinaire | 120 F <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 150 F <input type="checkbox"/> |
| — Au-delà de l'hexagone (1) | 50 F <input type="checkbox"/> |
| — Vin nouveau (2) ordinaire | 70 F <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 100 F <input type="checkbox"/> |

● **Souscrivez un abonnement à La Lettre aux Communautés** pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux **spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés**.
Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés » (C.C.P. Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.